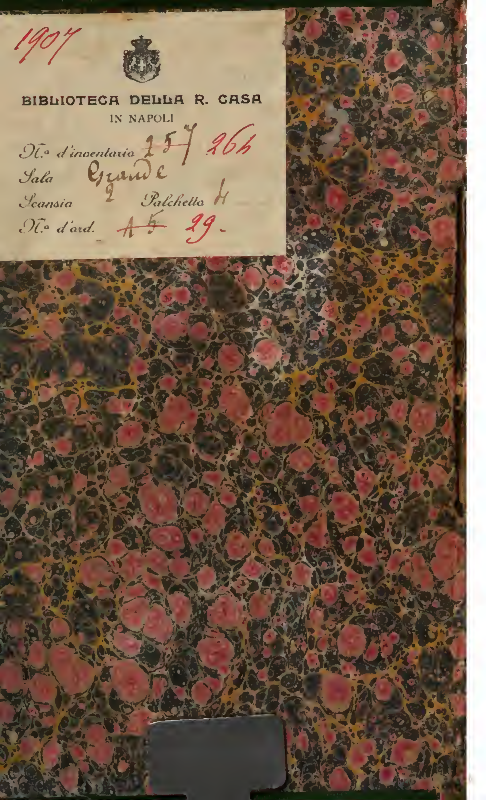








MÉMOIRES HISTORIQUES

DE

FERDINAND I.

ROI DES DEUX SICILES

PAR M. LE CHEVALIER CARME LANCELLOTTI
ET TRADUITS DE L'ITALIEN
PAR M. L' ABBE' P. DE L' AQUILA



FLORENCE
DE L'IMPRIMERIE DE JOSEPH GALLETTI
M DCCC XXIX

L'habitude d'un long règne avait, comme cela arrive, assoupi dans les Napolitains l'idée d'apprecier les hautes qualités et les rares vertus du bon Roi Ferdinand qui était devenu le Nestor des souverains de l'Europe. Et ce que d'un autre côté avait éloigné les esprits d'en porter ce juste jugement, ce sont les differentes passions, qui ont été tantôt la cause et tantôt les suites d'un grand nombre de partis qui ont pris naissance dans des tems horriblement malheureux, et auxquels Ferdinand ne put s'empêcher de prendre part pour la sûreté de son Trône, et le salut de ses états. Mais la mort de ce bon Roi a enfin dissipé tous les nuages, et cette perte en réunissant aux regrets des bons le retour de ceux qui avaient été égarés, a fait rendre un hommage impartial aux vertus de la vie publique, et de la vie privée de ce Prince. Les longues années que j ai employées au service de Ferdinand dans les jours les plus malheureux de sa vie, m'ont donné le loisir de connaître mieux que personne son coeur et son caractère. La confiance dont il avait daigné m'honorer, en augmentant ma reconnaissance, a redoublé mon dévouement pour son auguste Personne; et après avoir pleuré sa perte je ne puis répandre des fleurs sur sa tombe, qu'en consa-

crant dans ses mémoires le souvenir des principaux traits de sa vie pour servir d'exemple à ses augustes descendans, et pour lui concilier le respect, et l'amour de la Posterité la plus reculée. Ce sera seulement lorsque la nécessité le demandera que je me citerai pour témoin d'un grand nombre de faits qui se sont passés sous mes yeux; et si quelque fois je suis circonspect en évitant de parler des événemens qui pourraient choquer des personnes qui sont encore en vie, j'espère qu'on ne m'en fera pas un crime.

Ferdinand troisième fils de l'Infant D. Charles de Bourbon, Roi des deux Siciles, et de Marie-Amélie de Saxe, naquit à Naples le 12 Janvier 1751. Les premiers soins de ses augustes et pieux parens furent de lui inspirer le respect qui est dû à la Religion, et à la Iustice, ce respect qui est la base absolument nécessaire à l'éducation des bons Princes, et dont nous verrons Ferdinand toujours accompagné dans tous les événemens de sa vie, soit dans la prosperité, soit dans les revers de la fortune.

Ce Prince avait à peine atteint l'usage de la raison lorsqu'il fut éloigné des yeux de ses augustes parens, et alors son éducation devint moins sévère. L'on sait que par la mort de Ferdinand VI, fils unique du premier mariage de Philippe V, avec Louise Marie Gabrielle de Savoie, l'Infant D. Carlos, fils du second lit, fut appelé à la couronne d'Espagne, et que comme D. Philippe fils aîné de ce prince fut déclaré par la Pragmatique Sanction du 5 Octobre 1759, inhabile à succéder á son pére, comme étant imbecille, le droit d'aînesse fut transféré au fils puîné l'Infant D. Carlos, et la couronne de Naples passa sur la tête de Ferdinand. Il fut donc déclaré Roi IV de ce nom dans le royaume de Naples, et III dans la chronologiè des rois de Sicile. Son éducation fut confiée aux soins de D. Dominique Cattaneo, Prince de S. Nicandro, et pour la décision des affaires on lui nomma un conseil composé du susdit Prince de Cattaneo, son Gouverneur, de D. Michel Reggio, Prince d'Aci alors Capitaine Général, de D. Iacques Milano,

Prince d'Ardore, de D. Ioseph Pappacoda Prince de Centola, de D. Pierre Bologna, Prince de Camporeale, de D. Dominique de Sangro, de D. Lélie Carrafa, et du Marquis D. Bernard Tanucci Secrétaire d'état.

Il ne fit pas beaucoup de progrés dans son éducation littéraire, parceque, comme il était d'une complexion faible, ses précepteurs n'exigèrent pas de lui beaucoup d'application à cet égard, ils jugèrent plus à propos de s'attacher à fortifier son tempérament par la chasse, et par les autres exercises du corps.

Ce n'est pas qu'il ne possedât plusieurs connaissances, il excellait méme dans quelques unes. Il savait le Latin, et la Musique, l'Espagnol et le Français, et jouant trés-bien du Clavecin et de la Lyre. Il connaissait l'histoire, et ses connaissances dans l'agriculture égalaient celles des plus habiles agronomes. La bibliotheque composée par lui méme des meilleurs classiques d'agriculture, de navigation, et de commerce, forme encore aujourd'hui un objet de curiosité pour les Savans.

Quand il lui arrivait d'aller sur mer il pouvait prendre en main le gouvernail, et ordonner, et diriger la manoeuvre d'un vaisseau quelconque. Il montait si bien à cheval qu'on le vit faire l'admiration des plus habiles écuyers allemands, lors de son voyage à Vienne, et il n'y a pas d'exemple qu'il soit descendu dans des occasions périlleuses. Les exercises du ballon et du billard ne lui étaient pas etrangers, et il pouvait remplir certains vides de la journée en s'appliquant aux ouvrages du tour. Il savait l'art de la guerre, et possédait toute la tactique d'un vieux géneral. Je n'exagére point, et ceux qui ont eu l'honneur de s'approcher de son auguste Personne peuvent à cet égard rendre témoignage à la verité.

Avec tout cela Ferdinand était d'une humilité vraiment rare, et portait peut-être jusqu'à l'éxcès le mépris de ses talens. Il me disait souvent qu'on aurait pù lui donner une meilleure éducation littéraire. Cette heureuse docilité dont ce Prince était doné, et qui est si rare parmi les grands, était entre les mains

de ses ministres, comme une épée à deux tranchans, dont les uns se servaient pour rendre le nom du Souverain cher à la justice, et à l'état, et de laquelle les autres pouvaient abuser. Lorsque la famine vint en 1764 désoler ce royaume pendant l'enfance du Roi qui n'avait alors que treize ans; ce jeune Prince s'empressa d'envoyer ses vaisseaux dans tous les ports de l'Europe, même les plus éloignés, pour se procurer les grains qui manquaient. Les soins qu'il se donna pour cela furent si actifs, et ses mesures si bien prises, que l'abondance vint bientôt mettre fin à cette calamité. Et comme le peuple qui dans de pareilles circonstances ne connaît ni bride, ni raison, se porta à des excès, on jugea à propos d'éloigner le Roi de la capitale, pour le mettre à l'abri de toute insulte, et de tout danger. Le jeune Roi refusa de partir, et dit à ceux qui le lui proposaient: si vous craignez pour vos personnes, sortez de Naples, quant à moi je n'ai pas peur, car j'aime mes Napolitains, et j en suis aimé. Belle réponse qui peint si bien le sentiment de cette confiance réciproque qui est la chaine qui lie les sujets au trône, et le trône aux sujets.

Ferdinand déclaré majeur à l'âge de 18 ans, parut sur le trône accompagné d'une piété solide, et d'un grand respect pour la justice, et soutenue par ses propres talens dont je viens de parler, joints à une justesse d'esprit vraiment rare. Ce jeune Roi ne se laissant pas séduire par les charmes du pouvoir illimité, se proposa pour modèles les deux plus grands héros de son auguste famille, S. Louis pour la piété et Henri IV pour la politique. Dans presque toutes les maisons Royales on voyait le portrait du grand Henri. Quoique Ferdinand se vit entouré de bons ministres, parmi lesquels on comptait le vieux Marquis Tanucci (jàdis professeur en droit à l'université de Pise) cependant comme la reconnaissance filiale dont il ne s'était jamais dépouillé le retenait toujours dans la dépendance de son auguste Père, il ne manqua jamais de le consulter dans les affaires importantes, excepté celles dont la résolution retardée par l'éloi-

gnement aurait pu nuire à la justice, et au bien de l'état.

Toujours plein de douceur, et de clémence il donnait audience à ses sujets, et dans quelque endroit qu'il se trouvât, il accueillait favorablement, et écoutait tous ceux qui se présentaient à lui, est jamais personne ne partait auprès de lui sans en avoir reçu quelque bien fait ou quelque grâce. Ainsi tous ceux qui avaient à demander justice désiraient que ce fût le bon Roi qui en décidât, parceque ses, jugemens étaient toujours pleins d' equité. Pour avoir plus facilement sous les yeux les bonnes ou mauvaises qualités de ceux qui occupaient les premières charges, et de ceux qui y aspiraient il les enregistrait de sa propre main à mesure qu'il les apprenait des personnes probes ou des papiers publics dignes de foi. Lorsque aprés un mûr examen il avait conçu une opinion de quelqu'un il était bien difficile sans des raison bien fortes, et bien prouvées de l'en faire revenir.

Il avait le coeur excellent, et quoique il aimât bien les gens de sa cour, il n'y a point d'exemple qu'il ait jamais rien décidé par faveur ou par égard pour quelque courtisan. En effet ni la Reine, ni le jeune prince de Salerne son fils, ne purent jamais obtenir grâce auprès de lui pour un de ses sujets prévenu d'un crime capital.

Sa phisionomie, sa taille avantageuse, sa contenance noble, tout en lui annonçait le Souverain et quiconque sans le connaître l'eût cherché dans la foule où il aurait été confondu comme simple particulier, l'aurait d'abord découvert. Son air quand il était sérieux, faisait la plus grande impression, au point qu'un de ses sujets s'étant plaint à lui qu'un de ses ministres avait fait un acte arbitraire, et le Roi ne lui ayant répondu que ces mots d'un air grave. C'est moi qui ai fait cela, il tomba d'abord évanoui.

Cependant il fallait pour la conservation de la dynastie que Ferdinand se mariât, et il était nécessaire aussi que les deux familles régnantes celle de Bourbon et celle d'Autriche se réunissent par des liens

plus forts et par une affinitié plus étroite. Outre les mariages de la malheureuse Arehiduchesse Marie Antoinette avec l'infortuné Louis XVI et de l'Archiduchesse Marie-Amélie avec le Duc de Parme, on établit le mariage de Ferdinand avec l'Archiduchesse Marie Josephine. C'est un ancien usage dans la cour impériale de Vienne, que les Archiduchesses avant la bénédiction de leur mariage doivent descendre dans les caveaux des églises des Capucins et des Camaldules, où sont déposées les cendres de leurs ancétres afin de prier pour le repos de leurs âmes et afin de leur dire un adieu tendre et respectueux. Marie Josephine en y descendant fut si saisie d'horreur qu'au sortir fut attaquée d'une fiévre *pétéchiale*, dont elle mourut peu de tems après. A' sa place on substitua l'Archiduchesse Marie Caroline; et ce mariage fut célébré le 4 Avril 1768, et quelque tems après la jeune reine arriva à Naples. Ce beau couple devint l'exemple de l'amour conjugal, tellement que Ferdinand l'emmenait toujours à la chasse avec lui. Le premier fruit de ce mariage fut le prince Charles Tite, il naquit le jour de la fête de S. Tite, et cet heureux accident fit qu'il porta le nom du plus clément des princes. La magnificence de cette fête, dont je me souviens encore, reçut un nouvel éclat de l'arrivée du Duc d'Arcos en qualité de procureur fondé du Roi Catholique pour tenir sur les fonts le prince nouveau né. Mais la mort enleva ce prince à la fleur de son âge en 1777.

François I actuellement régnant naquit le 19 Août 1777. Ensuite vint au monde le Prince de Salerne le 2 Juillet 1790. Je parlerai bientôt des Princesse.

Le Roi Ferdinand prit soin de l'éducation de ses augustes enfans pour être un jour les modèles entre les meilleurs princes d'Europe. Il appela à sa cour les hommes les plus célébres pour leurs connaissances.

Mais cela ne suffisait pas aux vues de Ferdinand. Il entrait avec la Reine dans les appartemens de leurs enfans pour connaître de près leur éducation. Lorsqu'ils parvinrent à un certain âge le Roi les faisait

dîner tous les jours avec lui, non seulement pour goûter cette douce satisfaction de se voir environné d'une belle et nombreuse famille, mais encore pour découvrir dans leurs entretiens, ce qui leur fallait pour l'accomplissement d'une bonne éducation.

François I épousa l'Archiduchesse Marie Clementine, de ce mariage, nous n'avons que la seule princesse aujourd'hui Duchesse de Berry. François ayant perdu la première épouse, passa en secondes nôces avec l'Infante Isabelle notre auguste Reine. Le Prince de Salerne épousa l'Archiduchesse Marie Clémentine nièce de celle qu'on vient de nommer, et qui porte le même nom.

Des deux Princesses Marie Therése et Louise, la première se maria avec l'Empereur François I. aujourd'hui régnant. L'autre épousa l'Archiduc Ferdinand alors Grand Duc de Toscane, Marie Antoniette ayant épousé l'actuel Roi d'Espagne y mourut dans les années de sa première jeùnesse, Cristine surnommée la bonne par son extréme bonté aujourd'hui Reine de Sardaigne, Emilie la bienaimée de Ferdinand épousa le Duc d'Orleans.

Ferdinand avec la Reine voulut en personne accompagner les deux épouses en Allemagne: plein de contenance et de douceur il recueillait partout, sur son passage des marques d'éstime et de respect des peuples qui le saluaient comme le meilleur et le plus aimable des Rois. Le transport qu'on fit éclater dans cette occasion parvint jusqu'à tel point qu'à Gènes les principaux de la ville voulurent lui offrir la souveraineté de ces états qui étaient alors une république. Un autre n'aurait pas manqué d'accepter cette offre obligeante, mais Ferdinand qui était le plus modéré des rois, refusa. Au premier bruit que lui en revint, il se hâta de rompre toute communication en quittant promptement cette ville, et fit de grands reproches à l'un de ses courtisans qui s'était mélé de cette affaire pour s'en faire un mérite auprès de son maitre.

Éruption du Vesuve.

Parmi le grand nombre d'éruptions du Vesuve qui sont arrivées pendant le règne de Ferdinand, on doit en compter cinq qui furent si terribles, qu'elles détruisirent tous les pays qui étaient au bas de cette montagne qui devinrent un monceau de cendres et de lave. Les maisons de la tour du Greco par deux fois furent ensevelies, ses habitans se virent réduits à errer, privés d'asile, et sans aucun secours, et à mendier leur pain. Ferdinand les fit secourir par des gens dignes de sa confiance qu'il destina à l'accomplissement de cette oeuvre. On le vit constamment occupé à distribuer de ses propres mains de l'argent à tous ceux de ces malheureux qui se présentaient à lui.

Tremblemens de terre en Calabre.

Les tremblemens de terre, arrivés le 5 Févrieṛ 1784 dans la Calabre et de côté de la Sicile qui l'avoisine et qui furent répétés bien souvent dan les jours successifs par des secousses toujours plus fortes, doivent être comptés entre les malheurs les plus affligeans qui désolèrent certe partie du royaume de Naples. Personne n'ignore la catastrople d'un événement si terrible, un grand nombre de pays croulés dont les restes qui avaient été épargués par les premières secousses, furent détruits par d'autres consecutives, il périt un très grand nombre de malheureuses victimes qui restèrent ensevèlies sous les ruines. Les familles échappées, heureusement au peril se trouvèrent privées d'asile, celles parmi lesquelles il y avait le prince Scilla crurent en trouver un bien sûr dans les barques tirées au rivage, pendant qu'elles reposaient sans crainte au milieu de la nuit, et que se delaissaient des fatigues souffertes pendant le jour précedent, furent tout à coup englouties par les ondes de la mer enflée au dessus de 400 pas du niveau ordinaire.

Tous les moyens qui étaient au pouvoir de Fer-

dinand, les employa en faveur des pays endommagés. Il fit bâtir à ses dépens un grand nombre de maisons de bois pour servir d'asile aux malheureux qui étaient restés sans demeure, et c'est au moyen de ces maisons tant multipliées qu'il parvint à former une nouvelle ville, qui fut appelée Philadelfie. Un trés grand nombre de pauvres, et de malades, et d'autres frappés de divers malheurs, furent reçus favorablement, nourris et traités par les médecins aux dépens du roi.

Afin que les dispositions fussent exécutées avec promptitude en faveur de ces malheureux, il leur envoya pour son vicaire général avec un plein pouvoir le Général François Pignatelli, à la disposition du quel il mit les caisses de cette province et des provinces voisines. Ce Général proposa comme une chose utile au soulagement des Calabres la suppression de plusieurs hospices et l'incorporation de leurs biens-fonds à cette oeuvre de bienfaisance; et le coeur compatissant du Roi y consentit aussitôt en confiant l'administration de ces biens à des honnêtes magistrats qui composaient un tribunal surnommé Cassa sagra. Pour que l'execution de sa volonté royale ne fût pas retardée par d'autres autorités intermédiaires; lorsqu'il fallait en rendre compte, il établit à Naples une autre commission qui portait le nom de commission de correspondance à celle de Calabre, présidée par le ministre du département des finances et du département écclésiastique le Marquis Corradini qui au sortir des délibérations s'en allait rendre compte au Roi. Quelques agens subalternes du vicaire général Pignatelli, s'étant sans doute mal comportés dans l'exercice de cette portion d'autorité qui leur était confiée et plusieurs Calabrais en ayant fait des plaintes, Ferdinand en fut à peine instruit, qu'il rappela Pignatelli, et à sa place il y expedia le Marquis Fuscaldo.

Révolution en France.

La révolution Française préparée depuis bien des années et par divers intérêts commença à se dévelop-

per en 1789. Elle fut la boite de Pandore qui remplit toute l'Europe de désolation, de haines, de discordes, de conspirations et pour mieux dire tout le monde fut couvert de sang et de carnage. Révolution materielle et spirituelle, qui seduisit les jeunes gens par les charmesde la nouveauté et par une nouvelle espèce de liberté en les détournant de la vertu et de la morale, tandisqu'elle les dégageait de tous les liens et de toute dépendance pour la religion et pour les lois. Les pauvres y furent alleches de même par l'espérance d'obtenir une fortune dans la nouveauté et par la persuasion de ne rien risquer. Les hommes riches et distingués y tombèrent encore malheureusement par des vues différentes et particuliéres. C'est une histoire dont ne peut dire plus ce qu'on a dit, et jamais assez.

Nonobstant notre phisique distance de la France nous en ressentimes d'assez près toutes les actions et les réactions, et c'est pourquoi je suis obligé de la parcourir en tous les points qui concernent ces mémoires.

Aux premiers éclairs qui menacaient les puissances d'Europe Ferdinand ne tarda pas d'entrer dans la première coalisation établie en 1792 entre les empereurs d'Autriche et de Russie entre les rois d'Angleterre et de Prusse, de Portugal de Sardaigne, entre le Pape et le stathouder de Holande; coalisation qui vint confirmée par le congrés d'Anvers de la méme année 1792. Ensuite des plus fortes liaisons furent reserrées avec la Grande Bretagne par un autre traité à part le 15 Septembre de la même année. Les obligations contractées par Ferdinand furent de fournir un contingeant en hommes et en bâtimens de guerre tandisque celles de la cour anglaise consistaient à tenir prête une escadre dans la méditerranée pour la défense de ces royaumes.

Comme cette nouvelle alliance n'était pas du goût du Directoire Français, et n'ayant pas d'autre moyen de menacer que par mer, il décréta l'expédition d'une escadre républicaine qui devait se rendre au port de Naples, dont le golfe depuis tant d'années

de paix avait été dégarni de fortifications nécessaires, et de batteries; Ferdinand dut les faire réparer à la hâte. Je me souviens d'avoir vu au mole les batteries terrassées de fascines, et un vaisseau armé en batterie qui mouillait dans le port.

L'escadre sous les ordres de l'Amiral la Touche du Pin arriva effectivement dans le mois de Décembre 1792, la quelle augmenta dans ce pays-ci non seulement le levain de la révolution, mais pour mieux dire, la manie de nouveauté; parceque bien des révolutionnaires de toute condition ou plutôt missionaires de la révolution s'étant embarqués on ne put pas défendre tout à fait leur communication avec plusieurs de nos jeunes gens. Le 16 Décembre il fallut conclurre un traité de neutralité avec l'Amiral du Directoire. Cette dernière circonstance fut cause que l'on forma un tribunal surnommé la commission d'état, la quelle opéra en diverses reprises avec une grande activité et par un grand nombre de procédures.

En attendant les menaces du Directoire devenues plus imposantes pour les événemens des armes republicaines en Allemagne et dans le Piemont, mirent les puissances d'Europe sur leurs gardes, et les forcèrent à une ligue plus étroite défensive et offensive et surtout les puissances d'Italie lesquelles étaient plus exposées dans ce moment là, et plus faciles à être attaquées en détail pour leurs divisions. Le premier qui annonça cette ligue, fut le roi de Sardaigne, dont la proximité des torrens de l'invasion lui demandait un prompt et nécessaire secours. Ferdinand en connut l'importance, et fut du même avis; mais les divers intérêts dont chaque cabinet italien était conduit, et cette malheureuse indécision dans les conseils qui bien souvent fait avorter les choses les plus grandes et les plus utiles, rendit inutile toute alliance salutaire et c'est ainsi que la république Française eut le moyen d'opprimer en détail l'Italie.

Par conséquent la nécessité et l'existence de Ferdinand en puissance de second ordre l'obligèrent à se liguer pour la seconde fois avec celles de premier or-

dre, ce qui fut conclu dans le traité du 13 Juillet 1793.

Peu de tems après l'occupation du port de Toulon par la flotte anglaise, on appela promptement les contingeans des troupes coalisées pour le couvrir de forces suffisantes, et ils vinrent d'Espagne, de Naples, et de Sardaigne. Mais une armée de differentes nations ne pouvait s'y soutenir long tems, le désordre et la jalousie de divers commandemens quoique le supréme restât au pouvoir des Anglais, l'arrivée d'un corps imposant d'ennemis qui, attaquant en détail les forts, où chaque des alliés avait pris position, le força à s'embarquer avec précipitation.

L'evacuation de Toulon, dont le port fut livré aux flammes par les Anglais, après avoir emporté avec eux les vaisseaux et les materiaux utiles. Bien de familles Françaises échappant à la licence de leurs compatriotes, qui entraient en vainqueurs cherchérent asile sur les bâtimens des alliés. Plusieurs qui se sauvèrent sur l'escadre napolitaine par ordre de Ferdinand furent traités généreusement jusqu'au retour dans leur patrie; pour leur entretien ce fut moi qui en fus chargé après le chevalier de Medici alors régent de vicairie, et après le comte Zurli.

Enfin le théâtre de la guerre s'ouvrit en Italie en 1794. Le Roi de Sardaigne entouré des armes républicaines redoubla envain ses derniéres sollicitations pour former la ligue italienne la quelle ne s'effectua jamais. Ferdinand seul connaissant tout à fait l'importance de la cause, la prevoyant encore comme la sienne propre, avait déjà preparé en secours de lui l'expédition d'un corps de 18000 hommes une partie par mer et l'autre par terre; mais par crainte de quelque trouble, que l'on commençait à découvrir dans ses états ou que l'on feignait plutôt d'avoir découvert on suspendit la marche.

Après que le roi de Sardaigne eut opposé toute la résistance qu'il pouvait par des efforts incroyables et par le secours des troupes autrichiennes, enfin accablè par des attaques réitérées et sanglantes, et par

la superiorité des forces ennemies, il fut contraint de leur donner le passage, il resta défait et chassé entiérement.

L'Italie ayant été occupée comptait beaucoup sur la résistance des Autrichiens, et en effet elle fut grande et dura long-tems. On demanda des secours à Ferdinand, il expédia un corps de cavalerie sous les ordres de feu Prince de Cuto, qui se rendit en Lombardie pour agir de concert avec les armes autrichiennes. La conduite déployée de ces régimens en diverses rencontres avec les ennemis rappela à nos troupes leur ancienne réputation, de sorte qu'elles furent appelées les diables blancs à cause de leur habillement militaire. Dans les batailles de Codogno, et en celle au pont de Lodi très sanglante, la cavalerie napolitaine manoeuvra si bien à la queue des Autrichiens tantôt se serrant, tantôt choquant l'ennemi vainqueur à frequentes reprises de sorte qu'elle soutint avec gloire la retraite.

Pendant que ces événemens arrivaient par terre, presqu'en même tems une autre bataille eut lieu près du Cap Corso dans l'endroit appelé Cap de Noli entre l'escadre Anglo-Napolitaine et l'escadre républicaine, bataille de même glorieuse pour les Napolitains qui se battirent à l'avant-garde dont le commandant était Caracciolo, à qui se rendirent prisonniers les commandans des deux vaisseaux ennemis le Censeur et le Ca-irà. Une autre expédition de bâtimens napolitains fut faite à Vado avec les Anglais.

En attendant les affaires du continent italien allaient prendre une bonne tournure il fallut que Ferdinand acceptât les propositions d'une paix separée, (faculté que les alliés lui avaient accordé dans leurs traités), mais elle était honorable, avec les Républicains déjà commandés par Buonaparte, dont la politique demandait le dégagement de tout renfort allemand. On rappela les troupes napolitaines après une tréve signée le 5 Juin 1796 par le Prince Belmont envoyé au camp de Buonaparte. Peu de tems après on envoya le même Prince de Belmont à Paris pour

conclure la paix, le quel, tantôt sollicitant, tantôt retardant les négociations selon les calculs qui naissaient des diverses vicissitudes de la guerre tantôt favorables tantôt contraires, fit là un long séjour. Ce fut sans doute à cette occasion que le bruit se répandit qu'on donnait à Ferdinand une partie des Marches et des iles joniques avec quelques conditions; mais les avantages consecutifs des Républicains fesant détériorer l'état des affaires de Naples, firent échouer tout autre projet.

Ayant perdu à cet égard toute espérance, il fallut que Ferdinand par la médiation de l'Espagne signât la paix le 10 Octobre 1796 à des conditions honorables. Les principaux articles étaient, que Ferdinand devait garder neutralité, fermer ses ports aux bâtimens de guerre, ennemis de la République Française et même aux Français s'ils se présentaient en plus nombre de quatre.

Et ce fut par de nouveaux et pénibles soins que Ferdinand dut veiller en 1798 à la défense de la Sicile. Buonaparte débarassé des guerres d'Italie par le traité de Campoformio s'embarqua sur une flotte qui escortait une armée de débarquement, et s'étant rendu maître de l'île de Malte il menacait ou feignait de menacer la Sicile. Ferdinand prit à propos les mesures de la défendre promptement; mais soit que Buonaparte dirigeât l'expédition ailleurs, soit que l'arrivée de la flotte anglaise dans la Méditerranée l'eu eût détournè, la Sicile évita heureusement cette invasion, et Buonaparte, comme l'on sait alla ouvrit la nouvelle campagne en Egypte. Mais le mouvement du Directoire Français et l'incertitude de ses réponses tenant dans une alarme continuelle les puissances du Continent, de sorte qu'elles résolurent une nouvelle coalisation. D'ailleurs Ferdinand contraint d'entretenir une force extraordinaire sur ses frontières et par mer, vit son royaume plus épuisé de si longs et dispendieux efforts que d'une guerre longue et infatigable. Ferdinand parvint à telle extrémité, qu'il fut obligé monoyer toute l'argenterie de ses états en commençant

par la sienne, et de mettre en circulation un grand nombre de cédules pour ne pas accabler d'avantage les sujets par des nouveaux impôts. En attendant il n'avait remporté aucune réponse catégorique pour l'évacuation des troupes républicaines de l'île de Malte, laquelle lui appartenait comme sa haute proprieté, et ce qui l'intéressait de plus c'était l'évacuation des confins des états romains. Il crut pourtant atteindre au but d'une juste aggression contre les forces républicaines dans les états romains. C'était précisément le tems que leurs troupes dans l'état romain et dans le reste de l'Italie n'étaient pas imposantes; Buonaparte se trouvait alors en Egypte; Lord Nelson ayant presque détruit la flotte républicaine à la bataille d'Aboukir, l'escadre russe ayant occupé Corfou, l'Empereur François d'accord avec l'Empereur Paul préparaient au Roi des secours puissants aussitôt que les progrés de l'armée napolitaine auraient été imposans.

Pour rendre justice à Ferdinand accusé d'avoir attaqué alors les ennemis avec imprudence je dois résumer en détail les avantages qu'on attendait des nouvelles liaisons faites par lui avec les puissances liguées dans la coalisation du 1799 en conséquence de la rupture du congrès d'Astadt. En cas d'invasion il devait fournir une armée de 30 mille hommes à l'Autriche, et celle-ci en même cas lui devait fournir 60 mille hommes. L'Angleterre s'obligeait de tenir une flotte dans la Méditerranée à la disposition de Ferdinand, lequel s'obligeait de tenir ses ports ouverts aux navires anglais outre un contingeant de 3000 matelots, de quatre vaisseaux de ligne d'autant de frégates, et un nombre égal de bâtimens de guerre d'un port inferieur. L'Empereur Paul mettait également à la disposition du Roi neuf bataillons de ligne outre un nombre de Cosaques avec la condition de les augmenter autant les uns que les autres à tout événement contraire, et Ferdinand de son côté s'obligeait de lui payer 180 mille rubli pour les frais du voyage, des vivres et des fourrages à peine entrés dans le royaume

de Naples. Peut-être que Paul désirait dans le progrés de la campagne un port dans les parages napolitains. La Porte mettait aussi un corps de 10 mille Albanais à la disposition du Roi.

Au milieu de si belles espérances, et dans un moment aussi favorable Ferdinand se décida à mettre en mouvement son armée augmentée par de nouvelles recrues sur le pied de 80 mille hommes en y comprenant les troupes de réserve. L'on confia le commandement au Général Mack envoyé par l'Empereur François, Ferdinand voulut en personne l'accompagner pour assister de près à des affaires qui étaient si importantes, et qui pouvaient devenir décisives.

Le 23 Novembre 1798 deux colonnes de l'armée napolitaine se dirigèrent vers l'état romain, pendant que la troisième embarquée sous le commandement de Général Damas sur l'escadre Anglo-Portugaise aborda en Livourne et dans les Presides. Mais la campagne, comme on le sait, eut des malheureux succès, et les troupes napolitaines furent défaites bien plus par elles mêmes que par la rencontre de l'ennemi. Je n entends pas justifier ici les soldats napolitains ni même le Général Mack, lequel sachant bien qu'il commandait à un très petit nombre de soldats, et à un grand nombre de conscripts qui venait d'être pris de la charrue, qui n'avaient jamais entendu un coup de canon, ni senti l'odeur de la poudre, les divisa en de si petis corps qu'il était plus facile de détruire en détail. Les operations successivement faites ou plutôt réiterées par le même Général peu d'années aprés en Ulm produisirent les mêmes effets et justifièrent en partie les Napolitains.

Ferdinand à peine arrivé à Rome dut en sortir peu de jours après car il fut instruit à propos, que les Républicains renfermés à Rome sous prétexte d'être malades dans l'hôpital du chateau de S. Ange s'étaient augmentés de nouvelles forces secrétement introduites, et se voyant déjà en nombre suffisant pour le faire prisonnier dans une sortie, ils se mettaient déjà en devoir de l'exécuter.

Les troupes napolitaines dans un siége ouvert furent défaites sous Civita Castellana ensuite comme nous venons de le dire, elles furent dispersées çà et là; c'était une chose bien pitoyable que de voir de retour une armée couverte de lambeaux, qui avait coûté au roi tant de soins et tant d'argent.

La seule colonne commandée par le Général Damas, laquelle s'était avancée jusqu'aux Presides de la Toscane, ayant appris la nouvelle de la défaite de l'armée napolitaine fut forcé de revenir sur ses pas, et après avoir fait une retraite honorable il s'embarqua pour la Sicile et alla rejoindre Ferdinand.

Les ennemis délivrés du danger de l'attaque ne tardèrent pas d'occuper le royaume de Naples. Le Roi quoique affligé par les malheurs dont il était entouré, peut-être aurait-il pu résister pour quelque tems avec le reste de son armée, mais après avoir vu massacrer si inhumainement par le peuple, un de ses courriers, Alexandre Ferreri, il commença à craindre dans les symptomes de la révolution napolitaine les effets de la révolution Française. Dans les derniers jours de Décembre 1798 quelques personnes du bas peuple se jetèrent sur Ferreri qui cherchait dans le port une barque pour apporter un paquet de lettres du Roi à l'amiral Nelson dont l'escadre se trouvait là mouillée, sous prétexte que Ferreri était jacobin, c'était par ce mot que la populace désignait les bons et les mechans citoyens lorsqu'elle voulait les opprimer, ils l'attaquèrent le tuérent, et assouvissant leur rage sur son cadavre, ils le traînèrent sous les fenêtres du palais royal à la vue du Roi et de sa cour.

Dès lors Ferdinand comprit qu'il était au milieu de beaucoup d'hommes qui étaient portés pour la nouveauté, sans défense parcequ'il était sans soldats et entouré d'un peuple, qui rompait déjà son frein, il résolut enfin de s'embarquer avec la famille royale sur l'escadre anglaise. Et malgré les prières des députés de la ville et des bons Napolitains pour le détourner de ce projet il fit voile pour la Sicile le 23 Décembre 1798.

Une tempête affreuse et qu'on avait jamais vue au dire des plus vieux et des plus habiles marins, mit en danger la vie de toute la famille royale, parceque le vaisseau Amiral enfoncé dans les ondes était près d'être englouti, déjà les matelots les haches à la main coupaient le grand mât, lorsque la furie des vents ayant déchiré les voiles, le vaisseau prit relâche. Ferdinand dans une situation si affreuse se montra, selon sa coutume, ferme, et calme, il méprisa le danger (comme il m'en a assuré lui même) et il ne fut occupé, que de sa propre famille, et de ses domestiques qui l'avaient suivi au milieu desquels il était accouru pour les soulager. Le prince Albert il périt, dit-on, des suites des convulsions à l'âge de 7 ans. Enfin le Roi arriva à Palerme où il débarqua le 26 Décembre 1798.

Le vaisseau Guiscardo, les barques cannonières, et les autres bâtimens de la marine royale qu'on ne put les équiper promptement, furent livrés aux flammes pour ne pas les exposer au pouvoir et à l'utilité de l'ennemi.

En attendant le Général Championnet arrivé à Capoue evec l'armée républicaine, le général Pignatelli resté au gonvernement de royaume pour arrêter l'ennemi et l'empêcher de s'avancer vers Naples conclut avec lui un armistice le 12 Janvier par le moyen du Prince Migliano et du Duc du Gesso. L'armistice dura peu de tems de sorte que les commissaires républicains à peine parus pour exiger les paymens des premières sommes promises, la férocité et l'avidité du bas peuple parvint à tel excés qu'ils se virent contraints de prendre la fuite. Le Duc de la Torre avec son frère furent attaqués par le peuple, comme imbecilles et soupçonnés d'intelligence avec les ennemis, ils furent trainés dans la place de S. Jean, fusillés en mer et leurs cadavres brûlés dans un tonneau. Le Comte Joseph Zurlo resté au ministère des Finances après avoir couru le plus grand danger de sa vie, il se vit pris, lié et traîné par le peuple dans les prisons du Carmine; tant d'autres furent massacrés ou arrêtés par la cruauté populaire: elle mit au pillage les

maisons des riches et le palais royal même ne fut pas épargné; c'est ainsi qu'on ouvrit le chemin à toutes les vengeances privées.

Ces horreurs jetèrent tous les bons Napolitains dans une telle épouvante qu'on invoquait une force quelconque, même la force républicaine pour arrêter le torrent d'un peuple devenu déjà féroce et sans frein. Cependant la résistance de plusieurs du bas peuple contre l'avant garde à l'aide d'un canon posté sous la porte Capouanne, et dressé d'un seul artillier fut si grande, que Championnet se vit obligé de combattre pendant trois jours, et même dans la seconde journée il resta en doute s'il devait continuer l'entreprise ou attendre plus de renforts, n'ayant que 7000 mille hommes disponibles. Le pavillon tricolor déployé sur le fort de S. Elme, et les sollicitations de plusieurs compatriotes, ainsi nommés, le firent résoudre à la continuation de l'entreprise; par conséquent les ennemis arrivés dans la ville le 22 Janvier y proclamèrent la République sous un gouvernement provisoire.

Pendant qu'arrivaient ces factions Paul fidelle à ses engagemens contractés fit avancer dans la haute Italie un corps de 40 mille hommes sous les ordres de général Souwvarow, qui réuni aux forces autrichiennes, que jusqu'alors elles n'avaient pu agir au secours de Ferdinand chassa les ennemis de toute l'Italie par une habile manoeuvre.

Mais pendant que Ferdinand attendait les secours de la part des alliés pour recouvrer le royaume de Naples, instruit du peu de forces que les ennemis y avaient, parcequ'ils les avaient dirigées contre les progrés des Austro-Prusses, et sûr de l'attachement du son peuple vers lui, il expédia dans la dernière partie de la Calabre le Cardinal Fabrice Ruffo où les Républicains n'avaient jamais pénétré. Le but de cette expédition n'était pas certainement celui d'y faire une importante operation, mais de maintenir sur ces entrefaites ces pays-là sous la domination du Roi et pour en retirer des secours.

En effet le Cardinal Ruffo accompagné seulement

de trois seules personnes de service avec une somme modique de 3000 ducats, il débarqua en Calabre, et non seulement il répondit à la confiance du Roi son maitre, mais il surpassa même toute attente à cet égard. Secondé par le conseiller Ange Fiore le seul magistrat resté en Reggio, et ayant rassemblé dans d'autres pays qui restaient encore sous la domination du Roi, une main de Calabrais, qui, chemin fesant; grossissaient comme un torrent, les uns attirés par l'espérance du butin, les autres par l'ambition, ou par la flatterie, enfin le Cardinal non seulement délivra les Calabres, mais il s'avança encore hardiment, fesant semblant d'être à la tête d'une grande armée, laquelle consistait en une masse indisciplinée soutenue par la moitié d'un régiment expédié en secours de la Sicile, d'un équipage d'une frégate Russe, et de quatre vingt Turcs. Il fit un coup hardi, extraordinaire et inattendu, que l'en dise ce que l'on voudra, soit que ce fut un effet de ses talens ou du hasard, il attaqua l'armée des compatriotes ainsi nommée, la vainquit en diverses reprises, il souleva les peuplades près de la ville et enfin il pénétra hardiment jusqu'à Naples le 13 Juin 1799 à la face des républicains mêmes, qui se renfermèrent dans les places de S. Elme, Capoue et Gaète.

Bientôt on assiégea ces places avec le peu de troupes reglées qui avaient suivi son Eminence, auxquelles on ajouta les troupes anglaises de service de mer débarquées par ordre de l'Amiral Nelson là arrivé peu de tems après avec son escadre; après des capitulations avantageuses le royaume de Naples fut delivré tout-à fait des armes ennemies.

Le premier Avril 1800 Ferdinand célébra le souvenir d'un événement si heureux par l'institution de l'ordre de S. Ferdinand et du Mérite, dont il decora ceux des chevaliers de sa cour, qui l'avaient suivi en Sicile, et décora aussi d'autres personnages dignes de récompense. Le Roi arrivé dans la rade de Naples sur la même escadre anglaise pour accourir de près aux besoins de ses sujets, et pour rémédier aux désordres

qui s'étaient introduits par la vicissitude des temps, il se hâta d'expédier à Gênes occupée alors par les ennemis, des munitions de bouche et des bâtimens en renfort de l'escadre anglaise qui tenait cette ville assiégée par mer; pendant que les Autrichiens la serraient par terre. Cette même division navale alla ensuite s'emparer de l'île d'Elbe, et des presides de la Toscane; de là se portant en Malte elle soutint la révolte de ces insulaires contre les troupes républicaines qui en formaient la garnison. Les Maltais tirèrent aussi de la Sicile des munitions de guerre et de bouche, dont les assiegés souffrirent une extrême disette.

Dans ces entrefaites Ferdinand expédia dans les états romains une division sous les ordres de ce même général Damas, dont il a été déjà parlé, non seulement pour éloigner de plus en plus de ses frontières quelques restes des troupes ennemies, mais, aussi pour faire reprendre à ses armes cet ancien honneur qui semblait s'être un peu obscurci par les expéditions passées. Ces troupes après avoir délivré Rome, s'avancèrent dans la Toscane, où elles furent attaquées par les ennemis plusieurs fois à Sienne avec un succès douteux.

Enfin une commission d'état composée de magistrats napolitains et siciliens pour connaitre des delits d'opinion, commonça à agir contre les coupables, et dut nous priver de plusieurs hommes recommandables par leurs talens, ou par leur valeur. Malheureusement le sort voulut que de ce nombre se trouvât le brave, mais trop infortuné Amiral Caracciolo, dont on vit un jour le cadavre flottant sous le vaisseau du Roi.

Cependant Buonaparte étant revenu d'Egypte, les affaires de la guerre changèrent de face. Chose étonnante qu'à Milan il promit la liberté la plus entière aux Cisalpins, dans le tems qu'il ne songeait qu'à les rendre ses tributaires qu'il ne parlât que de paix aux Toscans, et aux Napolitains tandisqu'il ne songeait qu'à les opprimer, et qu'il ne laissât le Pape à Rome que pour se procurer l'imposant parti des

Catholiques. Buonaparte ayant été déclaré premeir consul, et quelque tems après empereur, et ayant besoin de la paix pour raffermir sa grandeur naissante, il la conclut, après un armistice, avec l'Empereur François à Treviso le 16 Janvier 1801, et comme dans ce traité de paix on ne fit pas mention de son allié Ferdinand, celui-ci se trouva abandonné, aussi on vit bientôt après Buonaparte, envoyer le général Murat faire occuper une seconde fois par les armées françaises, le royaume de Naples. Comme Buonaparte était venu à bont de faire la paix avec l'Empereur Paul, Ferdinand profita de ce moment favorable pour l'obtenir lui même aussi par la médiation de cet empereur, qui y envoya tout exprés pour cela le général Lewachew. La trève fut signée à Fuligno le 18 Février 1801 par le chevalier Micheroux au nom du Roi, les principaux articles portaient que les troupes napolitaines auraient evacué les états romains que Terni serait resté au pouvoir des armées Françaises sans dépasser le Nera, que les ports de Naples, et de Sicile seraient fermés aux Anglais, et aux Turcs y compris même ceux de Porto-Longone et de Porto-Ferrajo, alors au pouvoir des Anglais, dès qu'ils les auraient une fois évacués.

Mais après le traité de Luneville il fallut que Ferdinand se soumît encore à l'empire des circonstances, et par le moyen de son chargé d'affaires, ce même chevalier Micheroux, il signa enfin la paix à Florence le 28 Mars de la même année. Outre les conditions de la trève qui furent stipulées, Ferdinand s'y obligea de céder à Buonaparte les Presides de la Toscane avec la principauté de Piombino avec les indemnités des consfiscations.

A' peine Buonaparte se vit-il affermi sur le trône qu'il resolut de répudier sa femme pour épouser une Princesse dans laquelle se trouvât réuni le sang des deux familles de Bourbon et d'Autriche, non seulement pour servir à sa grandeur, mais encore pour s'aquérir un droit plus sûr en France et plus stable à la succession de ces deux maisons en Italie, et dans

le cercle Germanique. Par conséquent il fit demander en mariage une des filles de Ferdinand en attachant au succès de sa demande les plus grandes promesses en faveur de ce Roi, sans en exclure même celles de la couronne du royaume d'Italie. Le parti était sans doute des plus grands et des plus honorables, car les puissances d'Europe avaient déjà reconnu Buonaparte pour Empereur de France, et sa dynastie paraissait désormais assurée. D un autre côté il était dangereux de s'opposer aux déssins d'un homme parvenu à un si haut dégré de puissance, et qui commandait à une grande armée. Mais toutes ces considérations n'empêchèrent pas Ferdinand de rejeter constamment les plus belles propositions du monde, toujours avec le prétexte qu'on devait auparavant attendre la paix générale quoique il vit dans son refus sa perte, comme cela arriva en effet. Le mariage conclu peu de tems après entre le Prince Boharnais beau fils de Buonaparte avec une Princesse de Bavière devait servir comme d'un premier dégré à celui que Napoléon avait résolu de faire en la place de celui dont on vient de parler.

Buonaparte ne respirant que la haine contre le Roi cherchait toutes les occasions de se venger. Non content d'avoir reçu avec mépris ou plutôt avec outrage en public le Prince Cardito expédié par le Roi pour le féliciter de son arrivée à Milan dans le mois de Mai 1804 il envoya une armée occuper le royaume de Naples sous prétexte de veiller à l'exécution des traités et de garder les côtes de l'Adriatique contre l'armée russe déjà arrivée aux îles joniques, mais plutôt pour entretenir cette armée aux frais de l'infortuné royaume de Naples ou plutôt il ne cherchait qu'à pousser le Roi à entrer dans quelqu'autre Coalisation contre lui, pour avoir un prétexte de le dépouiller de ses états. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'on obtint que les troupes françaises se fussent contenues dans une ligne de démarcation entre l'Abrusse et la Pouille. Les généraux à peine entrés commencèrent à agir en maîtres; l'on ne saurait se

4

faire une idée de ce qu'il en coûta au Roi pour le séjour de ces troupes et de toutes les prétentions imprudentes qui se renouvellaient tous les jours et auxquelles il fallait satisfaire, il suffit de dire que pour un seul hôpital qui n'existait pas on mit une taxe de 700 ducats par jour.

Ces troupes furent rappelées dans quelqu'autre partie d'Italie, mais elles revirent bientôt reprendre leur station. L'on voyait enfin que la fable du loup et de l'agneau devenait ici l'histoire de Buonaparte contre Ferdinand. C'est alors que fut conclue la quatrième ligue dans le mois d'Avril 1805 entre Ferdinand et les puissances d'Autriche, de Russie et d'Angleterre. Buonaparte en ayant été instruit sur le champ, et saisissant l'occasion favorable de prendre le Roi sur le fait et de l'accuser de parjure, declara qu'il était prêt à faire retirer ses troupes de la Pouille pourvu que Ferdinand lui promît neutralité. Si le Roi s'y refusait, l'armée française violant les droits de l'hospitalité attaquait et dépouillait son royaume. S'il y consentait, les alliés l'abandonnaient et il se voyait au pouvoir d'un être puissant, mais sans loyauté et qui avait déjà résolu sa perte.

Dans cette fâcheuse extrémité Ferdinand se vit obligé de faire semblant de se rendre aux demandes de Buonaparte de peur que celui-ci ne vînt à decouvrir le traité qu'il avait secrétement conclu avec les alliés, duquel Buonaparte était déjà instruit, comme nous venons de dire. La neutralité fut signée le 21 Septembre 1805 par le Duc de Gallo plenipotentiaire de Ferdinand. Le Roi s'obligeait de repousser toute tentative qu'on aurait pu faire contre la neutralité, de s'opposer au débarquement des troupes ennemies quelconques dans ses états, et de leur refuser l'entrée dans ses places. C'est precisément l'opposé de ce que Buonaparte savait que le Roi venait de stipuler avec les alliés. Ferdinand s'obligeait aussi de ne recevoir dans son armée aucun officier ennemi ou transfuge Français. (On entend ici parler du Comte Damas qui depuis long tems avait le commandement de l'armée

napolitaine). Buonaparte pour la première fois fit semblant d'être fidelle à l'accomplissement de ses obligations en se hâtant de délivrer les contrées napolitaines de ses troupes; c'était une chose assez plaisante que de voir les officiers français qui étaient dans le secret prendre congé des amis qu'ils devaient bientôt revoir.

Pendant que les troupes Françaises evacuaient dans le mois de Novembre 1805, les contigeans Anglo-Russes débarquèrent dans le golfe de Naples, et après un peu de repos ils prirent la route vers les états de l'Eglise afin d'attaquer par les épaules les ennemis qui venaient de quitter la Pouille s'acheminer vers la haute Italie, où ils allaient rejoindre leurs camarades qui en étaient déjà aux prises avec les Autrichiens. Mais les avantages remportés par Buonaparte en Italie et la victoire d'Austerlitz délivrant l'armée Française de tout obstacle, la guerre changea de face, et les alliés se mirent sur la défensive, Buonaparte saisit cette occasion pour déclarer le Roi pajure, parce qu'il s'était ligué avec ses ennemis, après avoir juré de garder la neutralité, inculpant Ferdinand d'une trame qu'il avait ourdie lui même. (Car la loyauté si naturelle à Ferdinand l'a toujours préservé l'innocence de sa vie de l'ombre même du parjure). Buonaparte dit qu'il avait déjà pardonné trois fois à Ferdinand, mais qu'il ne voulait pas le lui pardonner une quatrième, et d'un trait de plume déclara que la dynastie actuelle était déchue pour toujours de tous ses droits aux royaume des deux Siciles. Le Cardinal Ruffo, que Ferdinand lui envoya pour lui proposer un accommodement pour lequel il s'en remettait entièrement à sa propre discretion, le trouva inflexible là-dessus. Nè voulant donc rien accorder à Ferdinand, il donna le royaume de Naples à son frère Joseph Buonapartè qui arriva à Rome accompagné de son ministre Saliceti.

En attendant les troupes coalisées évacuaient les états romains, elles furent priées par Ferdinand de rester au moins pour garder ses frontières dont la po-

sition naturelle présentait des grands obstacles aux ennemis. Mais sans admettre aucun délai elles s'embarquèrent, les troupes Russes pour s'en retourner aux iles joniques d'ou'elles étaient venues, et les troupes anglaises pour la Sicile, et allèrent se stationner à Messine et dans d'autres positions voisines que le Roi leur avait offertes de bon coeur. Ferdinand ainsi privé du secours de ses amis et ayant l'ennemi à ses trousses, s'abandonna entièrement aux soins de la Providence, il est vrai qu'il était possesseur d'une lettre de l'Empereur Alexandre par laquelle il lui faisait la promesse la plus solennelle de le remettre en possession de ses états. Ferdinand au mois de janvier se retira donc en Sicile. Et dans le mois suivant la Reine avec son auguste famille aux approches des troupes de Joseph partit pour réjoindre le Roi. Je voulus partager leur sort et nous fûmes accueillis par une terrible tempête qui dura trois jours.

Le Prince de Salerne et le Prince de Léopold embarqués sur une frégate et echappés à la tempête débarquèrent en Calabre pour réjoindre l'armée. Le 14 Février les troupes françaises entrèrent en Naples.

Je ne sais comment l'armée napolitaine sous les ordres du général Damas, au lieu de garder les frontières du royaume, dont les passages se trouvent fortifiés par la nature, les laissa ouverts au pouvoir de l'ennemi, et se réfugia en Calabre. A' peine l'armée ennemie commandée par le général Massene fut elle entrée sans obstacle, sans cependant occuper la place de Gaète, dont je parlerai bientôt, qu'elle expédia sur le champ une division pour attaquer en Calabre les Napolitains dont la force n'était pas imposante, et qui était trop faible pour occuper une ligne un peu étendue. Ils furent enveloppés dans le camp Tenese, et après cette attaque les princes après avoir couru des risques s'embarquèrent pour la Sicile avec une partie de soldats, le général Damas les suivit emmenant avec lui un millier d'hommes qu'il put sauver pendant que les autres régimens restèrent dispersés. Le siége de la place de Gaète commandée par le Prin-

ce d'Hassia-Philippstal sera toujours mémorable dans l'histoire. Les troupes napolitaines, parmi lesquelles il y avait un régiment de forçats appelés au service militaire, secondés du côté de la mer par notre flotte firent des sorties qui nuisirent beaucoup aux assiégeans. La résistance des assiégés qui se soutinrent pendant plusieurs mois surpassa la renommée de cette place, qui l'on comptait à peine au nombre de second ordre. Mais le général blessé mortellement à la tête d'un éclat de bombe, pendant qu'il visitait les batteries, ce malheur fit avorter tout éspoir de prolonger la défense, et la place capitula le 18 Juillet 1806. Le Prince d'Hassia conduit à Palerme y guérit heureusement de sa blessure.

Les troupes anglaises stationnées à Messine sous les ordres du général Stuart profitèrent de la résistance de Gaète pour effectuer de concert avec l'Amiral Sir Sidney Smidt un débarquement sur les côtes de la Calabre. Elles y attaquèrent dans les camps de Maida une division française et gagnèrent sur elle une bataille le 6 Juillet de cette même année.

Cependant cette victoire ne produisit aucun bien pour les affaires du royaume, parce que les Anglais s'en retournèrent aussitôt dans leurs positions de Messine, et que quelques troupes expédiées en Calabre par Ferdinand se trouvant privées de cet appui se retirèrent.

Cependant le Roi encouragé par cet heureux événement résolut une autre expédition commandée par le Prince d'Hassia qui débarqua en Calabre. Les ennemis bien informés eurent le tems d'augmenter leurs forces, et notre petite armée, qui devait garder la Calabre et éviter toute rencontre fut entièrement défaite le 26 Mai 1807 dans les plaines de Milete. Après la perte de cette bataille le général retourna à Palerme avec les restes des troupes. La Calabre dont plusieurs de ces habitans qui avaient pris le parti du Roi, et n'avaient pas épargné le sang des Français fut mise en état de guerre. Les Calabris et les Français se tuaient les uns les autres. On y expédia le

général Manés, homme barbare et dénataré qui y commit les atrocités les plus monstrueuses.

Pendant que le feu de la guerre s'allumait du côté du Nord, le général Murat destiné à remplacer Joseph Buonaparte dans le royaume de Naples, voulut à l'esemple des autres essayer une expédition en Sicile il rassembla sur les côtes de la Calabre un grand nombre de troupes, et de bâtimens nécessaires au débarquement. Cette expédition de la Calabre en Sicile effectuée la nuit du dix jusqu'à le onze du mois Septembre 1810 fut semblable à celle de Sicile en Calabre. Une division destinée pour la Sicile au déçà du Phare en fut éloignée par les vents contraires, une autre débarquée au de là des bords de Mili Galati et de S. Etienne fut attaquée sur le champ par la garde nationale et par les habitans d'alentour avec un heureux succès, puisque toute la division fut faite prisonnière par les Anglais accourus de Messine, et que pas un n'en échappa.

Dans deux autres circonstances Ferdinand dut envoyer son fils le Prince de Salerne à Gibraltar le 24 Juillet 1808, et à Procida le 11 Juin 1809. Dans la première, expédition on crut qu'il fallait la présence d'un Prince des plus proches parens de la famille royale d'Espagne que Buonaparte tenait en captivité pour animer les operations des Anglo-Spagnols contre les armées françaises qui avaient déjà occupé l'Espagne. Mais peu après le Prince de Salerne fut rappelé en Sicile. Un nouveau ministre anglais remplaça l'ancien auprès de Ferdinand.

Dans la seconde expédition les généraux anglais, pendant que Buonaparte était occupé dans les guerres d'Espagne, d'Allemagne, en même tems contre les Austro-Russes, firent embarquer de nouveau le Prince de Salerne qui fut suivi des régimens Anglo-napolitains qui arrivèrent à Procida et les circonstances ayant changé de face ils furent obligés de s'en retourner en Sicile. Mais je me vois dans la dure nécessité de rappeler ici en passant le douleureux souvenir d'un événement bien fâcheux pour notre auguste

Souverain. Outre la peine que Ferdinand éprouva en voyant s'évanouir l'espérance de recouvrer le royaume de Naples, il éprouva encore le chagrin d'apprendre, qu'après la bataille d'Eylaw dans les plaines de Fidlandie Buonaparte venait de partager l'Empire du monde avec Alexandre dans une entrevue particulière, qu'il avait eue avec cet Empereur, et que celui-ci avait reconnu Murat pour Roi de Naples. Une réponse adressée à la Reine Marie Caroline avec le seul titre de Reine de Sicile existe encore dans la chancellerie d'une des cours d'Europe, le Ministre du Roi Ferdinand, résidant auprès de cette cour ne voulut point la recevoir.

Buonaparte alla même jusqu'à proposer auprès d'un autre gouvernement de donner en échange pour les malheureux royaumes de Naples et de Sicile tantôt la Dalmatie, tantôt les îles Baléares. Exemple bien sensible du danger auquel les faibles s'exposent lorsqu'ils se liguent avec les forts, ou quand ceux-ci se disputent entr'eux. Mais ce qui fut encore bien fâcheux c'est la mésintelligence qui éclata en 1810 pour des motifs en partie vrais et en partie supposés entre les généraux Anglais qui stationnaient en Sicile. Plusieurs espions ennemis s'étant introduits dans Messine, et dans d'autres endroits de Sicile firent prendre au Roi la résolution d'y envoyer le Marquis Artale comme inquisiteur. La conduite de celui-ci attira l'attention des commandans anglais qui ou par compassion envers les coupables, ou guidés par quelque autre intérêt conseillèrent au Marquis Artale de s'en aller; par cette démarche ils dégoûtèrent la cour de Sicile. D'autres pareilles intrigues passèrent de Sicile jusqu'à Londre par quelques Siciliens; déjà quelques journaux Anglais annonçaient que les subsides que l'Angleterre accordait au Roi de Naples, surpassaient les frais que pouvaient coûter l'entretien de toute l'Irlande. Le but de cette économie n'était peut-être que pour réunir toutes les grandes îles sous la forme du gouvernement anglais afin que dans cette union elles pussent par les mêmes moyens d'attaque

et de défense opposer une ligne insulaire au blocus continental que Buonaparte avait décreté contre les Anglais. On voit que précisément c'est là le système qui est résulté de la réunion des îles Joniques.

Pour comble de malheurs les émissaires de Buonaparte et de Murat formèrent d'autres intrigues, un ecclésiastique aidé par une autre personne très habile à contrefaire les écritures, fit des lettres, dans lesquelles la main de sa majesté Marie Caroline fut contrefaite, de manière qu'on parvint à les faire intercepter par les généraux Anglais. Cette intrigue était d'autant plus puérile qu'elle était connue de tout le monde sur tous ses rapports par les causes ci-dessus indiquées et par d'autres qu'il faut taire. Il suffit de dire qu'une haine mortelle régnait entre la Reine et Buonaparte.

Cependant on assemblea le parlement à Palerme en 1810, parceque le Roi n'avait pas des subsides nécessaires à la défense de l'état, c'est alors qu'on ordonna la perception d'un pour cent sur tout payment et une lotterie de plusieurs fonds de l'état et des établissemens écclésiastiques. (On éloigna le confesseur du Roi parcequ'il désapprouvait ce dernier article). Quelques barons dans une de leurs requêtes appelaient ces démarches anticonstitutionelles, et firent parvenir leurs plaintes au ministre Anglais. Ferdinand instruit de leur conduite en exila quatre c'est à dire ceux qui avaient signé la requête et qui avaient porté les plaintes, l'on vit parmi eux le Prince de Belmont Ventimiglia.

Je tracerai en peu de mots ce qui mériterait une longue histoire de faits que j ai vu de mes propres yeux, et auxquels j'ai pris part moi-même. On envoya en Sicile Lord Bentinck en qualité de Plenipotentiaire et de Général. C'était un homme d'un esprit vaste capable des plus grandes entreprises, cependant dans une entrevue que j'eus avec lui à la Ficuzza il me témoigna la plus grande peine d'avoir été obligé de faire ce que je vais dire. Ce Génaral entouré et poussé par des personnes mal intentionnées proposa

au Roi le changement du ministre, et cette demande fut acceptée par sa majesté. Si quelqu'un démandait si Lord Bentick avait reçu des pouvoirs de menacer ou d'exercer la force, je répondrais que non, mais qu'il fesait ce que lui permettait l'état de faiblesse du Roi sans armes, et de l'abandon où la Reine était tombée. En un mot il dépassa le pouvoir dont il avait été revêtu du son Roi vers l'Auguste Ferdinand. Bentinck voulut donner en Sicile la constitution anglaise, le parlement la proposa, et le Roi la ratifia. A' Cagliari on demanda de même la constitution, mais on fit une réponse plus seusée.

On demanda le démembrement de l'armée napolitaine, et elle fut divisée et incorporée dans les régimens anglais; plusieurs officiers napolitains demandèrent les passeports.

Ferdinand parut ferme et intrepide à la demande qu'on lui fit d'abdiquer la couronne, il consentit seulement à accorder le vicariat à son fils qui est aujourd'hui sur le trône. On répandait déjà un bruit confus que le vicariat établi independant par sa majesté, devait être soûmis à une régence de trois personnes, mais ce projet échoua heureusement. En attendant le Roi se retira dans les fôrets de la Ficuzza. Peu de tems après on annonça à la Reine qu'elle devait quitter la Sicile. Elle se rendit avec le Prince de Salerne auprès de son auguste époux dan la même demeure de la Ficuzza.

Dès-lors Ferdinand réduit à vivre dans un bois ne trouva d'autre consolation que dans la religion, et dans la force de son esprit. J'étais le dépositaire des afflictions de mes augustes souverains, autant que le pouvait être le commandeur Frilli sécretaire de sa majesté. Dans ces cruelles circonstances j'adoucissais leurs peines autant que je pouvais. Je me souviens avec un sentiment de reconnissance, qu'au commencement des dernières campagnes des Russes contre Buonaparte, la Reine proposa au Roi de m'envoyer en qualité de Plénipotentiaire pour suivre l'Empereur Alexandre à l'armée (le Duc de Serracapriola ne

put y aller lui même à cause de ses infirmités). Mais le Roi répondit à la Reine avec tendresse qu'il n'avait que moi seul pour toute compagnie et que cette séparation l'aurait jeté dans une sombre solitude. La charge de Plénipotentiaire fut conferée à un autre, qui par des circonstances particulières ne put la remplir. En attendant Bentinck me surveillait, il me maltraita dans une lettre adressée au commandeur Frilli; mais comme je me conduisais avec prudence, et je n'occupais aucune charge publique, il manquait de prétexte pour me séparer du Roi: d'ailleurs il me tenait prêt à profiter de l'invitation de la Reine pour la suivre.

Quelquefois Bentinck allait à la Ficuzza mais ce n'était jamais pour consoler le bon Roi: un jour il partit de Palerme et fit à cheval neuf lieues pour aller parler au Roi dans sa retraite, mais sa Majesté refusa de le recevoir, Bentinck revint sur ses pas et dans son retour il perdit son cheval pour l'avoir forcé dans sa course.

On pressa sa Majesté la Reine de sortir de Sicile, mais le rivage d'Autriche étant occupé par les armées françaises, et cela rendait impossible son accès en Allemagne par la route de Trieste. La considération de ces obstacles fit qu'on proposa à la Reine de se séparer de son auguste époux. Elle erra tantôt dans S. Marguerite, fief du Prince de Cuto qui en cette occasion lui donna des preuves d'un sujet fidelle et affectionné, et tantôt dans les contrées de Castelvetrano.

Ferdinand réduit à cette situation le 4 Mars 1813 revint à Palerme pour y reprende le gouvernement. Il rappela ses ministres parmi lesquels il y avait le Prince Belmont, chargé des affaires étrangères, et par des réponses équivoques ils refusèrent d'obèir à la volonté souveraine. Lord Bentinck qui avait le commandement des troupes anglaises et napolitaines appelé par sa majesté refusa de paraître, et le Duc d'Orleans beau fils du Roi suivit le même exemple.

Cependant la joie du peuple était grande pour le retour du Roi, qui se vit obligé s'abstenir de visiter l'Eglise de S. François, dans la crainte que les

troupes anglaises qui avaient occupé les rues n'en vinssent aux prises avec le peuple. Le sage Roi aimant toujours la paix s'éloigna du peuple et le onze de ce mois se rendit à sa maison royale de Colli. Ce fut alors qu'elle fut entourée de quelques régimens anglais, qui occupèrent les postes favorables, conduits par quelques sujets du Roi même. L'on espérait que par la crainte que pouvait inspirer cette demarche, et que par l'entremise de Monseigneur Caccomo confesseur du Roi l'on obtiendrait sûrement l'abdication du Roi.

Le jour matin suivant du 12 du Mois, le Duc de Sangro est appelé par le Roi, il accourt promptement, et sans être apperçu de personne, il escalade un des murs de la maisou, et se rend par-là auprès de notre auguste maître. Avec une fermeté héroïque il fit de grands reproches au confesseur qu'il prêchait l'abdication à sa Majesté. Ensuite il est chargé de déclarer la volonté souveraine au ministre anglais, à qui il protesta que le Roi son maître n'aurait jamais abdiqué sa couronne. Les chasseurs royaux de garde à la maison royale voulaient sortir du quartier, les Palermitains commençaient à se soulever, le Prince d'Hassia quoique privé du commandement jouissait encore de la confiance et du respect des soldats napolitains qui étaient déjà passés sous le commandement Anglais, offrit secretement au Roi son service; mais l'auguste Monarque défendit toute entreprise, afin que le gouvernement anglais n'eût pas des prétextes contre lui, et qu'on ne répandit pas le sang humain.

Dans ces entrefaites Bentinck se présenta d'abord à sa majesté qui le reçut d'un ton grave, et qu'en peu de mots lui fit des reproches qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici; mais je me bornerai à dire qu'il lui reprocha de n'avoir pas su imiter son père, qui avait soutenu ses intérêts dans le parlement d'Angleterre, et qu'il avait captivé sa bienveillance, et il finit par lui dire qu'il était prét de se laisser arracher sa couronne plutôt que de l'abdiquer. Ce discours prononcé par un Roi avec fermeté et avec élo-

quence déconcerta Bentinck, qui après quelques excuses qu'il fit à Ferdinand, se contenta que le vicariat fût remis pour la seconde fois entre les mains du Prince héréditaire; et il se hâta de retirer ses troupes avant midi. Il n'y a pas de doute que ce moment ne fût très fâcheux: Ferdinand retourna dans sa retraite de la Ficuzza.

On pressa plus que jamais la Reine de quitter la Sicile, et ce que l'on avait déjà pratiqué par rapport au Roi à sa maison royale, on le répéta par rapport à la Reine. On expédia des régimens anglais environner les campagnes de S. Marguerite et ensuite celles de Castelvetrano où elle s'était retirée. On croyait que les troupes anglaises étant en campagne ouverte seraient moins exposées qu'à Palerme lorsqu'elles entouraient la maison du Roi, mais l'affaire serait arrivée bien autrement si je n'eusse empêché par mes soins que les plus hardis des peuples voisins se fussent portés à des excès contre elles, parce qu'on n'aurait fait une chose agréable ni au Roi ni à la Reine. On commit quelques attentas sur quelques anglais qui s'étaient imprudemment écartés dans ces campagnes.

La Reine ne voulait, et ne pouvait se retirer ailleurs qu'en Allemagne, mais les ports de l'Adriatique étaient fermés par les armées de Buonaparte: d'ailleurs on insistait sur le départ de la Reine; elle fut donc contrainte se porter dans la rade de Mazzara le 6 Juin 1813 où elle s'embarqua sur une frégate napolitaine, laquelle suivie d'une frégate anglaise fut obligée d'aller relâcher à Zante ne pouvant pas aborder ailleurs.

D'un autre côté Ferdinand était tout disposé de se conduire ailleurs il m'avait ordonné sous le plus grand secret d'être prêt à l'accompagner en cas d'emigration, ne voulant emmener avec lui que moi et un petit nombre de fidelles serviteurs. La nation commença enfin à prendre intérêt à tous ces malheurs, ainsi que plusieurs Anglais qui demeuraient en Sicile; déjà le bas peuple en plusieurs occasions allait montrer

son mécontentement. Lord Bentinck accusé peut-être d'abus du pouvoir qui lui avait été confié, fut destiné au commandement de l'armée de Catalogne où il se rendit emmenant avec lui quelque régiment napolitain.

Cependant les revers que Buonaparte éprouva à Moskou, sa fuite de cette ville, la défaite de ses armées, l'abandon de ses alliés ligués avec la Russie, les heureux succès des armées Russes, la chûte de Buonaparte, le retour de Louis XVIII en France firent changer le sort des puissances de l'Europe, l'état des affaires de Naples et de Sicile. On avait annoncé le congrès des alliés à Vienne, et il fallait y éviter les plaintes amères que la Reine aurait portées. Ferdinand reprit les rênes du gouvernement de Sicile dans le mois de Janvier 1814. Il est impossible de pouvoir peindre les transports de joie auxquels les Siciliens se livrèrent lorsque leur bon Roi reparut au milieu d'eux.

La malheureuse Reine se rendit de Zante à Constantinople parce que le rivage de Trieste n'etait pas encore délivré des ennemis comme il le fut peu de tems après, et de là traversant la mer noire au milieu de tant de dangers elle débarqua à Odessa et de là par une route longue et pénible elle se rendit dans Vienne pour se trouver à l'ouverture du congrès. A' la nouvelle consolante que le Roi était rentré en possession de son royaume, la malheureuse Reine privée depuis si long tems de toute consolation ressentit dans cette occasion une impression de joie si vive qu'elle lui fut funeste, elle mourut de convulsion le 7 de Septembre 1814 après avoir adressé une lettre au Roi.

Sur ces entrefaites le gouvernement anglais par des vues particulières résolut de se mettre en correspondance avec le gouvernement militaire de Naples. Les alliés formèrent une nouvelle expédition contre le général Boharnais pour le chasser de l'Italie. Le général Murat craignant de perdre le royaume de Naples se sépara de Buonaparte, et feignant d'être ami des Allemands unit ses troupes à celles des alliés.

Ferdinand dut encore expédier les siennes qu'il mit à la disposition du même Bentinck qui revenait de l'Espagne; elles se réunirent avec les troupes anglaises dans la Toscane sans intelligence. Elles n'y furent pas long tems parce que, après une rencontre des troupes de Murat avec celles de Boharnais ces dernières furent accablées par les forces autrichiennes.

Il n'y a pas de doute que Murat à la chûte de Buonaparte n'eût préparé plusieurs moyens pour se soutenir dans le royaume de Naples, et avec beaucoup de finesse dans les cabinets d'Allemagne, en promettant des traités avantageux. Ses agens avaient répandu le bruit que Ferdinand avait encouru la haine des Napolitains pour les exécutions du 1799, et que Murat possedait toute leur affection. On débita si bien ces nouvelles que la cour Russe, peut-être de concert avec la grand'Bretagne envoya à Naples les généraux Belacheff et le Baron Thuyll de Seraskirchen en qualité de Plénipotentiaires sous prétexte d'entamer un traité. Par ce moyen ils éclaircirent les fausses assertions et reconnurent que les Napolitains étaient toujours très attachés à l'auguste personne de Ferdinand, malgré une longue absence de dix années malgré la perte d'un grand nombre de leurs concitoyens pour la cause du Roi et malgré enfin les largesses prodiguées par Murat.

A' l'arrivée d'une flotille Anglo-napolitaine sous les ordres du Commodor Hall, les Napolitains donnèrent une preuve évidente de dévouement pour le Roi. Les officiers et tous les matelots des bâtimens napolitains, qui pendant l'espace de dix années n'avaient pas revu leurs familles, obtinrent leur congès les uns après les autres. Le transport de leur joie fut, comme on peut le croire excessif, et au milieu de l'ivresse que leur fesait éprouver les tant de caresses de leur femmes, et de leurs enfans, rien ne fut capable d'effacer de leurs coeurs leur attachement pour leur Souverain, ni altérer les devoirs qui les liaient envers son auguste personne; chacun, aux jours marqués se rendit à son poste sans qu'il y eut aucun déserteur dans

un si grand nombre. Le peuple napolitain exprima les mêmes transports dans une pareille occasion. Un jour les marins napolitains étaient sortis de leurs bords; le peuple ivre de joie et de tendresse se plaçait autour d'eux et les accompagnait en foule dans les rues. Les ministres de Murat furent obligés de donner ordre au Commandant de ne laisser débarquer les matelots napolitains. Les oranges apportés de Sicile qu'on vendaient dans les places publiques de Naples rappelèrent entre les Napolitains le suovenir de leur bon Roi, et ne pouvant cacher ces sentimens de tendresse ils allaient jusqu'à dire que ces oranges leur étaient envoyés par son auguste personne. La police de ce tems-là fut obligée de défendre aux vendeurs de crier oranges de Palerme. Le gouvernement anglais fut instruit par le Commodor de cette conduite des Napolitains.

Ces derniers faits en renversant toutes les intrigues firent disparaître tous les doutes dans le congrès de Vienne sur la restitution à faire à Ferdinand du royaume de Naples. Et l'on arrêta que l'on donnerait à Murat pour compensation peut-être les duchés de Berg et de Clèves qu'il avait déjà obteuus de Buonaparte. Il faut ici observer que toutes les puissances qui avaient souffert des invasions de Buonaparte obtinrent de grandes compensations, Ferdinand fut le seul qui ne reçut aucun dédommangement des grandes pertes qu'il avait souffertes, et des grands sacrifices qu'il avait faits pour l'intérêt de la cause commune, ayant été même dépouillé des Presides de la Toscane, de la Souveraineté de Malte et de celle de Raguse.

Il fut seulement confirmé dans la possession des royaumes de Naples, et de Sicile compris sous la dénomination d'un seul gouvernement monarchique, et pour faire disparaître les différences, il fut arrêté que désormais le Roi porterait le nom de Ferdinand I pour faire disparaître toute différence entre Ferdinand IV Roi de Naples, et Ferdinand III, Roi de Sicile, ce qui certainement ne pourra obvier aux

questions qui pourraient à cet égard s'élever à l'avenir.

Buonaparte échappé de l'île d'Elbe où il avait été relegué revint en France. Alors Murat changea de parti et tourna ses armes contre les Allemands, afin de pouvoir faire une diversion qui fût utile à Buonaparte. Il conçut de concert avec le général Boharnais le plan gigantesque d'assujettir l'Italie par la promesse ordinaire de liberté, et il courut en Lombardie attaquer les imperiaux avant qu'ils fussent secourus par des forces imposantes, pendant que Buonaparte courait attaquer les Anglais à Waterloo avant qu'ils se fussent réunis avec les Prussiens.

L'issue de cette double entreprise fut malheureuse pour tous les deux aggresseurs, Murat fut défait et poursuivi avec la baionette par les Autrichiens, qui dans cette occasion deployèrent une activité qui ne leur est pas ordinaire. Les régimens napolitains renfermés dans Ancone et instruits que l'armée autrichienne venait reconquérir le royaume de Naples pour leur Roi, et qu'elle avait au milieu d'elle son fils Leopold, refusèrent de se battre avec les imperiaux. Les généraux de Murat se soumirent à leur Roi Ferdinand dans la capitulation de Casalanza près de Capoue signée par le général Bianchi Allemand le 20 de Mai 1815. A' cette nouvelle Murat à peine arrivé à Naples qu'il en partit deux jours après, pendant que le Prince Leopold accompagné des Allemands y fit son entrée le 22 de Mai. Peu de tems après Ferdinand arriva de Messine, après une courte demeure qu'il fit à Ischia, il débarqua à la rade de Portici le 7 de Juin au milieu des cris de joie et des acclamations de ses fidelles sujets.

Le général Murat qui de simple particulier était parvenu à goûter les plaisirs de trône et ceux d'un royaume florissant ne pouvait en perdre le souvenir. Après s'être sauvé de Naples, il aborda à Toulon et de là se rendit en Corse, d'où il résolut de hasarder un débarquement en Calabre pour tenter de nouveau la fortune. Avec une poignée d'aventuriers Corses il

conçut la folle entreprise de faire une descente dans un royaume garni par de troupes autrichiennes. Il ne se défia ni de ses conseils ni de ses émissaires, ni des gens qui par intèrêt avaient d'opinion, il ne prevıt pas qu'au lieu d'une conquête, il allait chercher la mort dans la Calabre, où son général Manhés avait commis tant de massacres, ce qui lui arriva en effet. La police napolitaine à peine instruite de son entreprise ne le perdit pas un moment de vue, pour se saisir de lui; une flotille qui fut expédiée pour cet objet, ne put le rejoindre, mais il vint se mettre lui même entre les mains de ses ennemis en débarquant sur le rivage du Pizzo, le 8 Octobre de la même année 1815, tandisqu'il dirigeait ailleurs ses pas il fut surpris et arrété par les habitans du pays, à la tête desquels se trouvait par hasard le capitaine Grégoire Trentacapilli Calabrais. Un conseil de guerre instruisit son procès, et le condamna à être fusillé d'après ces mêmes loix qu'il avait portées lui même contre quiconque aurait furtivement entrepris quelque descente sur le rivage napolitain. La mort de Murat arrivée le 13 de ce Mois dissipa toute intrigue et assura à Ferdinand la tranquillité du son trône.

La sainte alliance vint garantir la tranquillité de toute l'Europe. Ce fut le cabinet Russe qui la proposa dans des vues salutaires, et les puissances d'Europe l'acceptèrent par le traité du 26 Septembre 1815 elles firent par là-cause commune contre toute tentative de la part du parti démagogue qui pût tendre à troubler la paix des trônes et des états.

Ferdinand pour signaler cette époque d'un grand retour dans son royaume et celle de la réunion des deux royaumes sous une seule forme, institua encore l'ordre militaire de S. George de la réunion au premier Janvier 1819.

Un nouvel événement fâcheux vint jeter le trouble dans le palais royal dans la nuit du 14 Février 1816, lorsque le feu prit au théâtre de S. Charles attenant au palais qui courut le risque de devenir la proie des flammes pendant quelques heures. Ferdi-

nand fut obligé de sortir à pied et aller se retirer dans la petite maison royale de Fiatamone située sur les bords de la mer. Par les sages précautions que l'on prit, le palais fut preservé de l'incendie qui dans l'espace de quelques heures réduisit en cendre le théâtre que le Roi fit rebâtir en fort peu de tems.

Peste de Noja.

A' la famine, aux tremblemens de terre, aux eruptions du Vesuve, aux incendies, aux longues, et sanglantes guerres aux malheurs de toute espèce arrivés dans le royaume de Naples il manquait encore la peste qui parut au mois de Décembre 1815. Ferdinand sut si bien employer les moyens préservatifs qu'il délivra de ce fléau son royaume d'une manière presque prodigieuse. Cependant je ne puis pas me dispenser de faire un récit d'un de plus grands dangers dans lesquels les Napolitains étaient tombés, ni de taire un de plus beaux ouvrages du Roi pour sauver son régne.

Un vaisseau sans équipage fut jeté par les flots devant Noja sur les côtes de l'Adriatique. La curiosité naturelle poussa les paysans des environs à monter sur le navire et passant de la curiosité à l'avidité ils prirent quelques pièces de drap et autres effets qui s'y trouvaient, à leur exemple il en accourut d'autres pour le même objet. Le navire était empesté, et tout l'équipage qui s'était réfugié çà et là y était peri miserablement. La première mortalité arrivée à Noja parmi ceux qui furent atteints de la contagion, mit les autres en défiance, bien des jours s'étaient déja écoulés, lorsqu'on en informa les autorités, qui quelque jour après en instruisirent le Roi, tandisque le commerce des habitants de Noja avec les pays voisins avait déjà propagé la contagion. Malgré les doutes qui s'élévaient, comme il arrive en cas pareils sur la véritable cause de cette mortalité, Ferdinand n'écoutant que la voix de son amour pour ses sujets, prit sur le champ les mesures les plus propres à calmer

toute crainte. A' cet égard il fit marcher vers Noja quelques régimens pour tirer des cordons, envoya des médecins et des remèdes nécessaires et l'on étendit ces cordons jusqu'aux pays voisins, on intercepta tout commerce de cette province avec les autres, et on coupa toute communication entre les différens pays, et même entre les familles de la ville de Noja. Aussitôt on livra aux flammes le navire avec tous les effets qu'on y avait pris ainsi que les meubles de ceux qui étaient morts. Deux médecins s'introduisirent dans la ville, et par le moyen des préservatifs nécessaires ils communicaient avec les médecins de l'armée qui se trouvaient dans le cordon. Des secours si puissans firent qu'il ne périt que sept cens personnes, la rigueur du cordon commença à diminuer de jour en jour; et dix mois après, Noja rouvrit ses portes et le royaume de Naples se vit heureusement délivré de ce fléau.

Derniers troubles du royaume.

Après cette époque il sembla voir renaître les beaux jours de Saturne, la nation fatiguée par des longues souffrances et par beaucoup de malheurs commençait à reposer tranquillement à l'ombre du trône du bon Roi Ferdinand qui reparut au milieu de ses sujets, comme un bon père au milieu de ses enfans. Son gouvernement se montra aussi doux et aussi paisible que la junte d'état du 1799 avait été rigoureuse et agitée; et le Roi n'eut rien tant à coeur que d'étouffer les haines funestes par différens partis, il ne se borna à accorder un pardon général, mais il alla même jusqu'à faire du bien à ceux qui avaiant suivi le parti de Murat.

Mais l'accomplissement de ce grand ouvrage demandait la réforme pour quelque abus, des soins les plus actifs pour faire revivre la morale, qui était entièrement éteinte. Il fallait encore qu'on choix d'un petit nombre de magistrats, desquels dépend le bonheur publiç tombât sur des hommes d'une probité à toute épreuve.

Cependant on tâchait de remédier à l'épuisement des Finances qu'une longue guerre avait causé, afin que les sujets ne fussent plus accablés sous le poids des impôts et sur-tout des impôts directs. Pour tout le reste le gouvernement ne s'ingerait en rien de ce qui regardait l'intérieur des familles, et ne cherchait pas à en troubler la tranquillité, l'espionage avait cessé, les liens d'une confiance réciproque entre le Roi et les sujets commençaient à se renouer, les arts, le commerce commençaient à refleurir, partout on voyait reparaître l'abondance; en un mot il semblait que le royaume de Naples n'eût jamais souffert aucun malheur, ou plutôt (s'il est permis de le dire) semblable à l'amiante il parut plus pur, et plus beau après avoir passé par le feu de la tribulation. Bien des familles étrangères charmées d'une situation si douce et si reposante s'étaient établies à Naples.

Mais un tems si heureux fut d'une bien courte durée et une étincelle sortie du sein d'une secte appelée *Carbonari* vint de nouveau embraser l'horison politique. Cette secte était née dans le royaume où y avait été apportée sous le gouvernement de Murat, mais la surveillance de la police de ce tems là, et la rigueur des châtimens en avait arrêté les progrés. Quelqu'un de ces sectaires fuyant la rigueur des loix alla se réfugier dans la ville de Palerme, là en offrant son secours et celui de ses compagnons pour chasser le général Murat avait su si bien gagner les esprits qu'on lui préta foi malgré mes avis.

Au retour de Ferdinand la police ne poursuivait plus comme auparavant les *Carbonari* soit à cause du mépris qu'on avait pour les sectes, soit qu'on crût qu'aucune union secrète ne pût pas attaquer l'autorité royale, ni avoir des forces à y résister. En effet la chose était ainsi. Mais on ne pensa jamais que la secte *Carbonara* pût pénétrer dans l'armée, de laquelle consiste la force de l'état, et ce fut sans doute là une grande méprise. D'ailleurs la mésintelligence régnait entre les anciennes troupes du Roi, et celles qui avaient été au service de Murat; les soldats reve-

nus en Sicile étaient mécontens à cause que ceux qui étaient restés à Naples leur étaient préférés. En un mot tout le monde se plaignait d'être sous le commandement du général Nugent passé du service Autichien à celui du royaume de Naples avec un pouvoir illimité. Loin de s'attirer la bienveillance des troupes il les traitait avec dureté, et avec une economie extraordinaire et mal entendue, qui accommode celui qui l'exerce et déplait à ceux qui la supportent, et par là il devint l'objet de la haine publique.

Dans le moi Juillet 1820 Ferdinand ardonna un camp de manoeuvres à Sesse, il fut content de la bonne tenue de ses troupes, et il se rendait souvent au milieu d'elles pour leur témoigner sa sastisfaction. Tandisque le Roi se croyait sûr et tranquille au milieu d'elles, quelques uns dans des réunions secrètes pendant la nuit, à l'exemple des troupes espagnoles dans l'ile de León se concertaient entr'eux sur la manière de demander la constitution. Mais ils furent arrétés dans l'execution de leur projet par l'opposition des autres et par la crainte de paraitre coupables devant leur Roi qui plein de confiauce les comblait de bienfaits.

Cependant le feu s'étendait de plus en plus et sur-tout dans les provinces des deux principautés: et la populace qui est toujours excluse des unions secrètes, comme profane, y était cependant appelée et admise par les Carbonari. Déjà on ne respectait plus l'autorité royale, on commençait même à la mépriser ouvertement. Dans Nole deux malheureux prêtres suivis d'une poignée de jeunes gens enthousiastes de quelques mécontens divinrent les apôtres des nouvelles doctrines. On poussa les choses à une telle extrémitè que dans la nuit du 2 Juillet 1820 cent trente soldats avec leurs bas officiers, et deux officiers du régiment, cavalerie royal Bourbon, ayant deserté gagnerènt les hauteurs de Monfort où ils attirèrent d'autres factieux.

La force qu'on excpédia pour les réduire s'unit avec eux à la sollicitation de quelques officiers. Le

général en qui le Roi avait mis tant de confiance, cachant les moyens d'attaquer cette poignée d'hommes dépeignit comme une révolte de l'armée entière, ce qui n'était que l'effet d'une intrigue d'un trés-petit nombre et il exagéra leurs forces. Ensuite quelques uns allaient se réunir à Montfort où le commandant de cette province au lieu de leur résister se mit à leur téte. Et ce fut alors que quelques jeunes gens se présentèrent aux appartemens du Roi pour demander la constitution d'Espagne.

Ferdinand surpris de se voir ainsi abandonné d'une partie de ses troupes et reduit à une position si fâcheuse, fut contraint de leur accorder la constitution espagnole; mais désepèrant de pouvoir résister à un pareil choc qu'il n'avait ni mérité, ni prévu, il nomma une autre fois pour son vicaire général son fils ainé qui venait d'arriver de Sicile.

Enfin le 9 Juillet l'on vit entrer dans Naples l'armée dite constitutionnelle composée de l'éscordron de cavalerie de Nole qui avait été le premier à déserter et de quelques régimens qui étaient réunis à eux, venait ensuite une masse de gens armés des deux principautés à la téte desquels on voyait à cheval les deux prétres Minichini, et Cappuccio; et les ecoliers des provinces vinrent aussi se réunir à eux.

On changea le ministère après les démissions des anciens ministres: après une commissiou provisoire on établit un parlement composé de quatre vingt dixhuit députés. Un troisième ministère succeda au second qui venait de renoncer ou pour mieux dire, deux d'entr'eux le Duc de Campochiaro, et le comte Zurlo venaient d'être accusés d'avoir publié au nom du Roi une lettre circulaire appelée anticonstitutionelle.

A' cette nouvelle l'Empereur François ne tarda pas à assembler dans l'Italie une armée imposante dont une division fut destinée pour Naples. Cependant les puissances coalisées s'assemblèrent à Laybach où Ferdinand fut invité, le parlement ne s'opposa pas à son voyage, pour ne point paraître user de

violence envers lui. Ce fut dans ce congrès qu'on résolut de faire marcher sur le champ un corps d'Autrichiens sur Naples, et un autre de Prussiens prêts à le suivre en cas de besoin.

Les Carbonari pénétrés dans quelque partie de l'Italie, crurent faire une diversion à l'armée Allemande en fesant avancer quelque régiment Piemontais. Mais les soins des Généraux imperiaux qui commandaient dans la haute Italie furent si prompts, qu'après une attaque heureusement exécutée sur quelque régiment Piemontais, ils vinrent à bout d'éteindre un feu dès sa naissance.

Les Autrichiens après avoir éprouvé une faible résistance au passage d'Antrodoco dans les Abrusses entrèrent dans le royaume de Naples, et sans autre obstacle ils arrivèrent à la Capitale, parce que l'armée constitutionelle composée d'hommes tirés par force de leurs maisons et enflammés par les gazettes napolitaines, prit la fuite avant que d'avoir vu l'ennemi.

A' l'arrivée des Autrichiens l'autorité entière retourna à Ferdinand, dont l'arrivée de Laybach augmenta la joie publique. Deux ans après il partit dans le mois d'Octobre 1822 pour l'autre congrès de Vienne où l'on prit d'autres mesures pour prévenir les mouvemens des sectes et pour conserver la paix de l'Europe. A' la fin de ce congrès Ferdinand reparut à Naples le 6 Août 1823.

Voilà que je viens de parcourir le plus succintement qu'il m'a été possible un long espace de trente cinq ans, c'est-à dire depuis 1789 jusqu'en 1824 espace de tems remarquable par tant de différens événemens, agité par tant de malheurs publics; si fécond en nouveautés, plein de sang et de carnage; Ferdinand eut beaucoup à souffrir de tous ces événemens, les pertes, l'abandon, les chagrins des outrages de toute espèce l'environnèrent et remplirent ses jours d'amertume; mais il sut par sa religion, par la force de son caractère et par sa costance triompher d'une position aussi affreuse.

Il est tems de finir de parler de guerres, et j'ai-

me à retracer ici les bienfaits que Ferdinand s'empressa de répandre sur tous les points de son royaume.

Sciences.

A' une ville aussi vaste que Naples; et à un royaume aussi peuplé et qui a produit tant de gens de lettres par la douceur de son climat, manquait une académie des sciences; les anciennes societés des savans qui parurent au tems d'Alphonse n'existaient plus; ainsi qu'une académie fondée par le Roi Charles, qui finit presque dès sa naissance à cause du départ de ce Prince et de la minorité de Ferdinand qui ensuite en 1778 en fut le restaurateur qui plutôt la fonda de nouveau; cette académie fit bientôt paraître les auvrages savans; mais les malheurs des tems vinrent mettre des entraves à ses progrès, mais la paix va lui redonner son premier lustre sous les auspices de l'auguste successeur de Ferdinand.

On fonda un grand nombre de collèges dans la Capitale, et dans tout le royaume pour l'instruction des jeunes gens; l'on confia la direction du collège des nobles de la *Nunziatella* aux Pères de la congrégation des Sommaschi-Parmi ces institutions la plus célèbre est celle de l'académie militaire pour le choix de ses professeurs. Le commandeur Poli l'un de ces professeurs, fut envoyé en Angleterre pour y acquerir aux frais du Roi les machines nécessaires pour les expériences phisiques.

L'observatoire de Palerme fut aussi fondé par Ferdinand et élevé sur une tour du palais royal. On appela le célèbre astronome P. Piazzi pour en être le directeur. Il voygea en Angleterre aux frais du Roi pour y choisir les instrumens des manufactures de Bamsden et de Dolend. On mit en meilleur état l'observatoire de Naples; on établit un jardin botanique à Palerme on perfectionna celui de Naples qui est le plus vaste de tous.

Pendant long temps l'on envoya chaque année aux frais du Roi un certain nombre de jeunes gens à

Paris et à Montpelier, pour se perfectionner dans l'etude de médecine et de chirurgie et ces sciencces jouissent aujourd'hui à Naples d'une grande réputation.

On entretint aussi aux frais du Roi plusieurs jeunes éléves en Allemagne pour se perfectionner dans l'etude de Minéralogie, et dans la cnlture des bois. Parmi les savans de quelque réputation il n'y en avait aucun qui n'eût reçu quelques pensions et quelques décorations. Genovesi célébre dans la Philosophie, Filangieri dans la legislation, Serao Cotugno et Cirillo célébres dans la Médecine, Torre et Poli dans la Phisique Piazzi dans l'Astronomie, Caravelli et les deux Martins Fergola dans les mathématiques, Palmieri dans l'art de la guerre, Onorati dans l'Agriculture, Signorelli et Colangelo dans l'histoire littéraire de Naples; Martorelli, Mattei, Rosini, et Scotti dans l'érudition greque, et bien d'autres se distinguèrent par leurs talens et furent tous récompensés par la générosité de Ferdinand.

C'est aussi à la munificence de Fedinand que l'on doit cette bibliothèque qui fut ouverte dans la grand' salle des etudes pour l'avantage de la jeunesse, dans laquelle se conservent 80 mille volumes qui renferment les meilleures et les plus rares éditions, outre trois mille livres du quatre cent, et outre quatre mille manuscrits Latins, Grecs, Ebreux, et Orientaux.

L'imprimerie par les soins de ce Prince, fut portée à un état de perfection. Outre les belles éditions jadis faites dans l'impremerie royale, l'édition des statuts de l'ordre de S. Ferdinand sortie de la presse de Trani le dispute aux plus belles éditions de Bodoni et de Didot. Désormais nous n'avons plus besoin de celles des pays etrangers. La Lithografie est parvenne ici au comble de sa perfection.

La grande opération des fouilles d'Herculanum et Pompeum commencée par le Roi Charles a été continuée avec le même empressement sous le Roi Ferdinand. La méthode employée pour dérouler les 1649 papyrus fut rectifiée et portée à un point de perfe-

ction que tous les soins des litterateurs anglais, et des étrangers appelés à leurs secours ne purent surpasser dans le déroulement de ceux, dont Ferdinand avait fait présent au Roi de la grand'Brétagne. Le nombre des dérouleurs fut augmenté, et on choisit pour traducteurs les plus savans Hellénistes de l'académie d'Herculanum. On vit éclorre cette académie par les soins de Monseigneur Bajardi Romain et de quelques autres savans appelés par le Roi Charles, elle fut rétablie par Ferdinand en 1755 qui l'enrichit, et l'encouragea par ses largesses; l'édition des manuscrits d'Herculanum est déjà composée de plusieurs volumes. Parmi ces volumes nous avous déjà des fragmens du droit public de sept ouvrages Grecs; l'on en a déjà traduit douze autres, et déroulé cinq cent cinquante deux. Personne n'ignore combien les arts, les sciences et l'histoire ont gagné par la découverte de ces precieux trésors de dix-neuf siècles. Trois *museum* de Minéralogie furent réunis par Ferdinand pour l'instruction de ceux qui s'appliquent à cette etude, parmi ces *museum* se trouve celui que l'on acheta du Commandeur Poli.

Beaux-Arts.

L'on sait combien Ferdinand était porté pour les beaux-Arts. C'est à ses soins qu'on doit l'établissement de l'Académie de dessein fondée dans les premières années de son régne et rétablie en 1779. En réunissant dans la grand'Salle des etudes un grand nombre de chefs d'oeuvre de sculpture tirés de son museum Farnèse des fouilles d'Herculanum, et Pompeum, du museum Borgia à Rome, et provenus d'autres acquisitions particulières ce Prince forma une collection unique en matière de beaux-arts, à laquelle on donna le nom de museum de Bourbon.

L'on a vu encore de nos jours tout le cas que Ferdinand fesait des bons Artistes, et avec quelle générosité il les récompensait. Il traita avec distinction les Mengs, Battoni, Canova, Camuccini, et

Landi, dont il ne manqua jamais de visiter les ateliers dans tous les passages par Rome. La statue colossale de Ferdinand que l'on doit au ciseau de Canova élevée en face des escaliers du museum, les tableaux de Camuccini exposés dans les appartemens du palais royal prouvent evidemment le goût de ce Prince et la protection qu'il accorda aux beaux-arts.

Les deux statues equestres de bronze jetées en fonte par le chevalier Righetti dont l'une représente le Roi Charles et l'autre Ferdinand près d'être élevées dans le nouveau portique de S. François *de Paola*, ont quinze piéds, neuf pouces et neuf lignes de hauteur, et surpassent les plus colossales qui se trouvent à Rome, à Paris, et à Petersbourg.

Ferdinand entretenait à ses frais à Rome un certain nombre de jeunes artistes pour y achever leurs etudes outre ce nombre fixé le Roi en entretenait encore d'autres en qui il voyait le desir d'apprendre, et l'un de ces derniers en reçut de mes mains un secours vraiment extraordinaire.

Edifices

Ferdinand employa de grosses sommes pour achever les anciens edifices et pour en faire des nouveaux qu'on croyait nécessaires. Je les rapporterai ici tous à la fois pour ne pas excéder les bornes que je me suis prescrites.

C'est par les soins de Ferdinand que fut achevé le grand et colossal edifice de Caserte qui le dispute à celui de Versailles et qui surpasse tous les autres d'Europe et que le Roi Charles n'avait conduit que jusqu'à la moitié. Ce fut aussi Ferdinand qui acheva les ponts *della Valle* ouvrage vraiment digne des anciens Romains, destinés à conduire une reviere du sommet d'une montague à une autre, et qui fit achever le grand hôtel des pauvres commencé par le Roi Charles.

L'ancien et rustique bâtiment des etudes fut achevé et presqu'augmenté du double pour servir

de dépót public aux arts et aux sciences sous le nom de museum de Bourbon. C'est là que l'on trouve rassemblés des tableaux, des papyrus des statues, des bronzes, des vases, des mèdailles, et d'autres antiquités. L'on augmenta de moitié le palais royal de Naples. L'on rébâtit en entier l'eglise de S. François de *Paola* avec son portique lateral, d'après le voeu que Ferdinand en avait fait dans le tems de ses malheurs, lorsqu'il sût que ce temple avait été démoli sous le gouvernement de Murat. L'on construisit aussi la grand edifice qu'habite aujourd'hui S. A. R. le Prince de Salerne avec l'autre qui est vis à vis, la longue suite des greniers au pont de la *Magdelaine*, le bâtiment de S. Silvestre et celui de S. Leucio peu éloigné de Caserta: le vaste edifice de S. Jaques où sont réunis les ministres, la bourse, et les administrations des Finances. Tous ces ouvrages sont dûs aux soins infatigables de Ferdinand.

En Sicile on continua l'hôtel des pauvres commencé par le Roi Charles, on bâtit les deux maisons royales de la Ficuzza et des Colli. L'on construisit aussi deux maisons de plaisance pour le public l'une à Naples et l'autre à Palerme.

Le deux grands ports des armées Romaines. Baja et Brindes entièrement comblés par le laps du tems, furent à grands frais décomblés, et remis en état, l'on éleva une digue pour rendre plus sûre l'entrée de celui de Brindes, et l'on dessécha les marais voisins pour délivrer ces contrées de l'air malsain qui les rendait presque désertes. C'est aussi aux soins de ce Prince qu'on doit l'ouverture des routes des provinces des Calabres de la Basilicata, de Molise, des Abrusses où l'on pouvait passer les voitures et le desséchement des etangs dans la vallée de Diano. On ouvrit un port franc à Messine, et on y établit un bon lazaret.

On expédia des colonies à Ponza à Ventotene à Ustica, et dans d'autres endroits. Enfin il serait trop long de rapporter en détail tant d'autres ouvrages de moindre importance.

Dans un mot il suffit de dire qu'il n'y eut aucun ouvrage ou d'eglises ou d'hôpitaux, ou de maisons d'education ou de dévotion auquel la piété généreuse du bon Ferdinand n'ait pris part.

Arts mécaniques

Ces campagnes de Naples et de Sicile chéries du Ciel et aussi belles que fécondes en toutes sortes de productions, comme Tantale, voyaient étalées leurs richesses nationales sans en pouvoir en jouir. Il est peu de plantes exotiques qui n'y croissent avec le plus heureux succès. Quelques plantes de café y croissent en pleine campagne et y portent leur fruit. Les cannes à sucre trouvent dans cette terre le dégré de chaleur qui convient à leur végétation. Il y a environ un demi-siècle qu'un Archiprêtre d'Aula établit une manufacture de ce sucre, qui aurait enrichi cette île, si le monopole ne l'eût détruite en vendant à un plus bas prix cette marchandise. Les contrées napolitaines sont également riches par le travail et l'industrie de leurs nombreux habitans, quoique à peine adonnés aux manufactures les plus communes. Ces pays étaient tributaires des etrangers pour tout le reste. La plus grande partie des articles même de première nécessité y étaient échangés par les productions des manufactures de seconde néccessité et de luxe.

D'autres articles sortaient bruts et y revenaient ouvrés, et nos vins exportés nous revenaient raffinés. C'est ainsi que nous payions fort cher les mains d'oeuvre des autres, pendant que les nôtres languissaient, et nous payons ces mêmes marchandises ainsi ouvrées quelque fois dix fois plus que nous ne les avions vendues au moment de l'exportation.

C'est-là l'état de barbarie dans lequel languirent pendant plusieurs siècles ces contrées, qui après avoir perdu leurs rois, étaient devenues de simples provinces. Le roi Charles aurait ramené les arts à leur perfection, si la courte durée de son séjour

dans ce pays et les soins les plus importans ne l'en eussent empéché. Comme il entra les armes à la main, il connut la nécessité de se garder par mer et par terre attendu la position de ses royaumes par conséquent il s'appliqua sur-tout à l'art de la guerre. On établit une fabrique d'armes dans la tour de l'Annunziata, pour la perfection de laquelle on appela les meilleurs ouvriers espagnols et elle le disputa bientôt aux anciennes fabriques d'Espagne. Et l'on fit autant pour la composition de la poudre à canon. L'on construisit une darse avec un riche arsenal. On établit dans Persano un haras de jumens d'Espagne et l'on prit des mesures d'encouragement pour faire améliorer les haras des particuliers

Ferdinand comprit de quelle importance étaient les ressources des arts pour la grandeur et le bonheur de ses états, et poussé par son goût par ces mémes arts s'y appliqua à les perfectionner. L'on ne sausait se faire une juste idée des soins qu'il prit, des grosses sommes qu'il employa je dirai même des mouvemens et des peines qu'il se donna pour une oeuvre aussi importante et qui se divise en tant de branches, et semblable à ce prince qui voulant établir quelque réforme utile dans ses états doit y encourager ses sujets par son propre exemple; Ferdinand fut le premier à mettre en pratique dans ces domaines ces améliorations non seulement ce que regarde l'economie rurâle mais encore pour tous les autres arts accessoires.

Les vignobles de S. Leucio à Naples, le petit troupeau d'elite de Carditello, le plus considérable de ceux de Pouille plus nombreux et plus entrichis de *Merinos* que l'on à faits venir d'Espagne avec les plus grands soins, le haras de Persano et celui de Carditello amélioré et augmenté, la culture des bois, les vignes de Tordiepi et de Partinico en Sicile, les riches troupeaux des bêtes à Cornes dans les bois de la Ficuzza où se trouve aussi un autre haras Enrichi d'étalons espagnols et arabes, tous ces bienfaits invi-

tèrent les propriétaires à améliorer les diverses branches de leur industrie, et ils y furent encouragés non seulement par l'exemple du Prince, mais encore par les secours généreux qu'il leur prodigua.

Dès lors les vins de Calabre et de Sicile améliorés par des nouvelles méthodes ne furent plus inconnus au commerce, en effet les raffineurs des vins de Marsale en ont ouvert une grande exportation pour l'etranger. La fabrique des fromages de la Lodigiana dans les Abrusses et en Carditello acquit de la renommée. Nos huiles sont exportées non seulement pour l'usage des manufactures, mais encore pour celui de la cuisine.

Les etoffes de laine qui parurent d'abord sous la protection et par l'encouragement de Ferdinand dans les pays d'Arpino et de Piedimont, ensuite quelque peu améliorées à la quenouille, enfin dans la nouvelle manufacture de S. Cathérine à Formello elles out fait proscrire de ses états une grande quantité de draps etrangers.

Les etoffes de coton de Lecce et de Naples, les fabriques de cristaux et de bouteilles noires, établies d'abord à Castellamare ensuite à Posilipo suppléent déjà pour ces objets au besoin de l'état.

La manufacture de porcelaines peintes établie au palais royal comme dans l'androit le plus à portée des frequentes visites que Ferdinand y fesait, parvint à un tel dégré de perfection qu'elle produisit des objets dignes d'être offerts par ce Prince à d'autres souverains. Notre poterie forme déjà une branche du commerce d'exportation. Nos tanneries nous ont mis dans le cas de nous passer presqu'entièrement des peaux et des cuirs de l'etranger.

Nos ouvrages de fer et d'acier sont fort estimés et sur-tout les lames de Campobasso. Nos papeteries de Vietri remplacent celles de Livourne et de Génes d'où nous tirions autrefois le papier qui nous était nécessaire. Les productions de nos manufactures ont montré dans les dernières expositions que tant les arts de nécessité que ceux de luxe sont dans l'espace

d'un demi-siècle parvenus à leur état d'adolescence et suffisent nos besoins, à cela près cependant qu'ils n'ont pu encore éteindre dans le coeur des jeunes gens cet amour pour la nouveauté, qui presque toujours nous previent en faveur des ouvrages étrangers, et qui fait que l'on méprise ceux de son propre pays.

Il ne manquait à Ferdinand pour completer ses soins que de porter son attention sur une plante devenue nécessaire et très utile à l'industrie qui languit encore sous la barberie d'un privilege exclusif.

On choisit les hommes les plus habiles pour former un institut d'encouragement pour proposer les moyens et les secours nécessaires aux manufacturiers d'invention, ou les plus industrieux pour les animer d'avantage. Qu'on n'aille pas croire que Ferdinand par une simple assistance ou par une faculté privative qui souvent déteriore les manufactures au lieu de les favariser eût borné la protection qu'il accordait aux arts à des moyens si inefficaces. Il était bien convaincu par tant d'épreuves qui le prince ne doit pas prendre part au gain des manufactures, mais qu'il faut qu'il dépense et qu'il prodigue même souvent des sommes pour les proteger. Or il n'y a pas de manufacture parmi les plus esseutielles dont nous venons de parler et parmi celles d'une moindre importance, auxquelles le Roi n'ait fourni des fonds considérables; desorte que l'accroissement de nos arts et le point anquel ils sont parvenus sout le fruit des trésors qu'il a répandu pour cet objet. Et afin de compléter les vues d'une sage économie publique, les productions de nos manufactures ne sont gravées d'aucun droit d'exportation.

Il faut que je parle ici en passant de la fabrique de soie de S. Leucio. Nos terres étaient plantées d'un grand nombre de mûriers; les vers à soie réussissaient à merveille sous un ciel aussi doux que le nôtre et les soies de Naples aprés celles de la Chine et de la Perse occupaient le premier rang. Mais les produits en étaient accablés par des graves impôts et ce qu'il y avait dans cela de plus barbare et de plus insupporta-

ble c'était l'article des déclarations, et des visites domiciliaires, c'est à dire les violences et les surprises exercées dans ces occasions par les commis sous prétexte d'y découvrir des objets de contrebande. Plusieurs propriétaires pour éviter ces vexations détruisaient leurs mûriers, d'autres élevaient une petite quantité de vers à soie, et la plus grande partie de la soie qu'ils retiraient était exportée grège.

Ferdinand délivra cette branche d'industrie de toutes ces entraves, qui la fesaient aussi déperir, et pour la rendre plus active et plus florissante il la délivra de tout impôt. Et pour l'encourager par son exemple il établit une grande et belle manufacture dans sa propre maison de S. Leucio, il y attira une colonie de ceux qui l'exerçaient et après avoir surmonté des grands obstacles, il y fit venir de France des machines et des ouvriers. En peu de tems les soiries de S. Leucio parvinrent à telle célébrité tant pour les etoffes que pour les ouvrages du métier qu'elles diminuèrent l'importation de celles de France, d'Angleterre de Florence et de Gênes. Tous les habitans des pays voisins de S. Leucio ont passé de la misère où ils languissaient à un état d'aisance qu'ils doivent au travail qui leur procure cet établissement. L'on s'empressa de remplir les vues du Roi qui désirait que l'on donnât la préférence à ces productions de l'industrie nationale sur celles de l'etranger. On imprima par là un grand mouvement aux manufactures des deux royaumes. Nous ne recherchons les marchandises de soie de l'etranger que parce qu'ellos peuvent avoir une legère superiorité sur les nôtres, et bien souvent ce n'est que par un pur amour de nouveauté. Deux autres manufactures de correspondance furent établies par Ferdinand à Portici et dans la maison de S. Eloy à Naples, qui est un hospice pour des demoiselles nées des parens pauvres; ainsi que dans l'hôtel royal de Palerme, dans Messine et dans Catania.

L'on ouvrit aussi par l'ordre de Ferdinand d'autres fabriques de coton de chanvre et de lin dans le hameau d'Altifreda peu éloigné de S. Leucio. L'on

va ouvrir une nouvelle source de richesses pour l'état en multipliant les fabriques de toiles dans les terres de labour où la chanvre et le lin d'une qualitè superieure méme à ceux de Bologne croissent en abandance, et où la multiplicité des bras, la ressource des eaux, et des prairies rendent l'ouvrage parfait et concurent à la perfection et à l'excellence du blanchissage.

Dans le vaste emplacement de l'hôtel des pauvres, qui renferme dans des quartiers séparés 7000 personnes des deux sexes et de tout âge, l'on a établi, par les soins de Ferdinand des arts de toute espèce. Chacun y est appliqué à ce métier auquel son inclination et sa capacité le rendent propre; et ce lieu ci-auparavant asile de malheureux et d'hommes inutiles à l'état, ajourd'hui est dévenu pour ainsi dire pépinière de jeunes elèves dans toute sorte d'arts et métiers.

Par le moyen de certains procédés la monnoie a été rendue plus pure, plus exacte et epproche de plus près de la valeur nominale, et on ne lui saurait imputer d'autre défaut que celui d'une très grande exactitude et d'une très grande pureté qui en la fesant rivaliser avec les anciens sequins de Venise et avec les maltagliate Americaines, la rendent sujette à l'exportation ou à la consomation.

En ôtant la différence des poids et mesures qui se trouvaient d'un lieu à l'autre l'on a commencé à executer l'utile projet de les rendre uniformes. En un mot il faut encore répéter ici, il n'y a pas un seul art qui ne doive sa naissance ou son accroissement à la munificence de Ferdinand. C'est par ses soins que des milliers de bras oisifs sont dévenus utiles; l'aisance s'est étendue et plusieurs ouvriers sont même dévenus riches; nous sommes affranchis pour la moitié, si ce n'est pour les deux tiers du tribut, que nous payions aux manufactures de l'etranger. Les seules etoffes nationales ont apporté au commerce de l'interieur un profit considérable et annuel.

Marine.

Les Napolitains privés de moyens nécessaires, et sûrs pour l'exportation des productions de leurs terres et de leur industrie étaient bornés presqu'au seul cabotage. Notre pavillon était à peine connu sur les côtes d'Italie, et dans quelque port de la Méditerranée, il était peu respecté dans ces ports, et pour comble de malheurs l'audace des Pirates était telle qui venaient nous piller à la vue de nos côtes, et les prises continuelles dont ils s'enrichissaient à nos dépens nous jetèrent dans le découragement et dans la dépendance des pavillons etrangers appelés francs de sorte que la partie la plus importante de ce cabotage se fesait sous ces pavillons.

La marine royale qui devait protéger ce cabotage, languissait dans le plus grand découragement, et on ne comptait que fort peu de bâtimens, appelés Sciabbecchi et *Galeotte* armés en course, mais pendant l'été seulement. L'on se souvient encore parmi nous du capitaine D. Joseph Martinez commandant des *Sciabbecchi Capitan peppe* qui les avait commandés avec un heureux succès dans plusieurs attaques contre les barbaresques.

Mais les mêmes corsaires s'étaient de plus en plus aguerris à nos dépens et ayant abandonné les *saiche* et les *fustes* commençaient à pirater avec des bâtimens d'une plus grande capacité, toutes nos côtes retentissaient des cris lamentables, des malheureuses familles des matelots qu'ils avaient fait esclaves.

Enfin nos galères par leur état de vétusté et par la forme de leur construction n'étaient plus aussi redoutables qu'auparavant ni propres à de longs voyages, ni en état de résister aux tempêtes. Outre cela quelqu'une d'entr'elles avait malheureusement pour nous déserté et s'était rendue à ces pirates.

D'un autre côté des soldes considérables accablaient le trésor public, à commencer par celle du général des galères, dignité qui a été supprimée, épui

saient le trésor publiç tandis qu'un petit nombre de bons officiers de la marine espagnole qui était venue ici aux services du Roi Charles manquaient des moyens pour se distinguer. Ou doit compter parmi eux le vieux jean Danero qui vient de terminar glorieusement sa carrière à l'âge de 103 ans, après avoir été revêtu du titre de grand Amiral.

Ferdinand comprit dans toute son etendue le défaut des moyens nécessaires à la grandeur et à la prosperitè de ses royaumes et il résolut employer tous ceux qui étaient en son pouvoir pour rétablir notre marine. C'était à lui,dévenu l'imitateur de Pierre le Grand qu'était réservée la gloire de la tirer de l'état d'obscurité où elle languissait pour la porter à un dégré de grandeur auquel on ne pouvait guère s'attendre. L'art de la marine demandait autant dans le pilotage que dans le commandement en général le secours des sciences de mathématique et de phisique, celle des longitudes et des météores, il fallait à ces etudes un siècle de pratique pour les perfectionner. Cette considération n'arrêta pas Ferdinand. Il commença d'abord par fonder quatre colléges un de *Gardemarines*, deux de pilotage à Naples et le quatrième en Sicile. L'on s'empressa d'ouvrir à grands frais ces colléges et l'on apporta le plus grand soin dans le choix des Professeurs. L'on compte parmi eux Vite Caravelli auteur des institutions mathématiques pubblées à l'usage des Gardemarines ses elèves, D. Vincent Porta le Pére Francia leur successeur, aujourd'hui Archevéque de Trani non moins connu pour ses ouvrages dans les mathématiques que dans les matières eccélesiastiques. Pour professeur de navigation en Sicile on choisit D'Jean Filete, dont il suffit de rappeler que l'exactitude des cartes marines qu'il publia pour la Méditerranée, lui mérita la gloire de les voir préférer aux autres par les marins de toute nation.

Cependant le Grand Duc Pierre Leopold s'étant défait par économie de quelques frégates qui formaient sa marine, et sachant que Ferdinand retablissait la sienne, il lui proposa le chevalier D'

Jean Acton qui s'était déjà fait une réputation en protegeant avec ces mêmes frégates l'embarquement des troupes espagnoles qui en fuyant des côtes d'Alger où elles avaient débarqué avaient été enveloppées et attaquées par les ennemis dans leur retraite.

Ferdinand désirant plus que jamais d'avoir auprès de lui les meilleurs marins, le reçut à son service, et celui-ci (il faut l'avouer) répondit si bien aux soins du Roi que s'il mérita quelque blâme ce fut seulement pour avoir cherchè à accrôitre le desir qu'avait ce Prince de former une marine gigantesque qui était au dessus de ses forces et du besoin de ses états.

On ouvrit à Castellamare un chantier riche par des grands moyens qui va du pair avec les plus grands d'Europe; l'on y appela pour la construction des vaisseaux M. Imbert le plus habile parmi les Français de ce tems là auquel a succedè D. Jerôme Bianchi, celui-ci par une réforme avantageuse du bassin et par des nouvelles méthodes dont on se servit avec le plus grand succès pour construire le dernier vaisseau le Vesuve se montra digne de la bonne opinion que Ferdinand avait conçue de lui. En effet en peu d'années on lança à la mer six vaisseaux de ligne outre deux autres dont on avait fait l'acquisition; six frégates outre deux autres que l'on acheta, autant de corvettes, trois brigantins tandis que l'on venait aussi d'acheter deux paquebots douze galéotes, cent barques cannonières et bombardières et quelques autres petits bâtimens. Les vaisseaux de guerre grands et petits montaient à peu prés au nombre de cent cinquante.

Le collége des Gardemarines qua avait déjà produit un grand nombre d'elèves aussi habiles que courageux manquait seulement de cette pratique qui doit toujours se joindre à la théorie, et la manoeuvre que l'on avait éxécutée sur les vaisseaux du roi en tems de paix ne pouvait être perfectionnée que par l'exercise des batailles navales. A' l'occasion de la guerre du 1779 entre les puissances Gallispane et Anglaise

l'on expédia un nombre choisi des jeunes elèves volontaires pour servir sur les vaisseaux des pavillons qu'ils avaient choisis. Il y avait parmi eux le malheureux François Caracciolo qui dévint un excellent amiral et dont nous avons déjà parlé.

Ferdinand ne se lassant jamais de prodiguer des recompenses et d'employer tous les momens qu'il pouvait au grande oeuvre qu'il avait entreprise, il visitait tantôt les colléges et tantôt se portait au chantier de Castellamare où il passait une grande partie de l'été, tantôt à bord de ses vaisseaux et par sa générositè il y distinguait les hommes de mérite; tantôt il accordait aux commandans l'honneur d'étre admis à sa table et il alla même jusqu'à accorder l'honneur de gentils hommes de sa chambre aux plus braves officiers de sa marine. Quant à le marine marchande, elle partagea bientôt à un certain dégre de proportion de la marine royale; on ne pouvait en confier le commandement qu'à des personnes, dont l'habilité eût été reconnue dans les examens rigoureux, qu'elles devaient subir par une longue expérience de tout ce qui regarde la marine. Par conséquent nos pilotes étaient instruits, et ils n'ettendaient du Roi que des recompenses pour chaque voyage dans lequel ils auraient dépassé les bornes ordinaires de notre ancienne navigation.

En un mot la marine napolitaine dans le court espace d'environ vingt ans, au moyen de ses operations qui par leur rapidité, et leurs heureux succès, tiennent de l'extraordinaire, et presque du prodige, parvint à l'état d'adolescence des anciennes marines royales d'Europe, et elle prit le rang qui lui était dû, après celles des puissances de premier ordre. Nos bâtimens commencèrent à parcourir tous les points de la méditerranée et après avoir forcé les barrières des colonnes d'Hercule, ils se portèrent librement dans les ports de l'Ocean. L'education rigoureuse à laquelle les officiers et les pilotes étaient soumis, valut à notre marine auprès des voygeurs ce crédit qui bien souvent lui obtint la préférence sur les autres pavil-

lons, et il fut un tems où à Livourne l'on refusait les assurances quand les cargaisons n'étaient pas sous le pavillon napolitain.

Dans la seconde campagne que Sa Majesté Catholique fit en 1784 contre les Algerins la flottille napolitaine fut invitée à prendre part à cette guerre, nos barques cannonières commandées par le général Forteguerri s'y distinguèrent par des belles manoeuvres.

Mais la superiorité de notre marine royale fut portée à son comble en 1795 lorsque la division napolitaine se trouva à l'avantgarde de l'escadre anglaise dans l'action du 14 Mars, comme on vient de le dire. Dès lors les pirates apprirent à être moins hardis à la vue de notre pavillon, et en vinrent à des conditions plus discretes. La dernière paix conclue entre les puissances barbaresques et l'Amiral Anglais lord Exmouth au mois d'Avril en 1816, fut la plus complete qui ait jamais été obtenue à des bonnes conditions pour toutes les puissances d'Italie.

Armée

L'armée que le Roi Charles à son départ de Naples laissa au complet de 52 mille hommes en y comprenant les troupes etrangères auxilières sur le pied de l'ancienne tactique espagnole après plusieurs années et à cause des changemens qui s'y étaient introduits par des nouvelles méthodes, avait sans doute besoin de quelque réforme. Le général Acton alors ministre aussi du département de la guerre proposa peut-être au Roi des changemens dispendieux, dont quelques uns n'étaient pas nécessaires et étaient même inutiles. Ferdinand toujours attentif afin que ses troupes ne manquassent de rien pour les manoeuvres et pour tout autre besoin appela à ses services des officiers etrangers.

Les corps du genie et d'artillerie n'avaient besoin

d'aucune réforme; mais l'arrivée du général Pommereuille savant et habile officier français, donna sans doute un nouveau lustre à l'artillerie napolitaine.

La cavalerie ne perdit rien à la réforme, et elle se distingua dans la campagne de Lombardie.

L'infanterie fut mise sur le pied de celle d'Allemagne par le comte Salis, officier Suisse. On adopta ces méthodes parmi nos régimens, avec d'autant plus de facilité que plusieurs jeunes militaires désireux d'apprendre et de se faire un mérite après avoir été envoyés aux frais du Roi en Allemagne, en avaient apporté à leur retour dans leur patrie ces mêmes méthodes.

Quelques troupes Russes venues ici en 1799 introduisirent quelque changement parmi les grenadiers de la garde royale et portèrent quelques régimens à imiter leur manoeuvre. Les Français pendant leur séjour dans ce pays, y établirent leur tactique, et à leur départ l'on revint encore à celle des Allemands. Il eut été sans doute à désirer que l'armée napolitaine n'eût jamais été sujette à tant de changemens.

Législations et Tribunaux

Les changemens des moeurs et des coutumes la communication d'une nation avec une autre, les abus qui en sont les suites nécessitent quelque réforme pour les lois.

Nous en avions un plus grand besoin que les autres puisque nous allions comme du tems de Théodose, et de Justinien flottant avec incertitude parmi plusieurs législations informes. Aux lois romaines étaient succédées celles des Francs, et des Longbards qui avaient produit le droit féodal; et aux unes et aux autres le droit coutumier qui était en partie interprété par les premières lois et qui en partie les détruisait lui même. Enfin le dernier droit que l'on connaissait était celui qui se tirait des décisions particulières que le Roi prononçait pour des vues particulières et des besoins extraordinaires.

Le roi Charles connut la nécessité d'une législation certaine stable et claire, il en prescrit une compilation qui fut faite par le savant jurisconsulte D. Pascal joseph Cirillo sous le nom de *codice Carolino*. Cet ouvrage publiè ensuite par l'auteur en 1769 ne fut point sanctionné à cause de la minorité du Roi et des changemens introduits par le nouveau droit, lesquels nécessitaient d'autres réformes.

Ferdinand tendait au même but et pour observer plus de prés ce qu'il y avait de bon ou de défectueux dans la nouvelle legislation qu'il preparait à ses états et pour mieux connâitre les obstacles qu'elle pouvait renfermer, il voulut en faire avec soin l'essai dans la petite colonie de S. Leucio qu'il avait fondée lui même, essai dont il pouvait voir le résultat de ses propres yeux, à cause des fréquens séjours qu'il fesait dans cet endroit. Ces lois qui lui avaient été dictées autant par son bon coeur que par son bon sens, et qui étaient fondées sur les vrais Principes de la justice et de l'equité et sur les anciennes lois grecques méritèrent les plus grands éloges, il n'y eut aucune plume en Europe qui leur refusât ce juste tribut. Il eût été à souhaiter que les circonstances des tems nous eussent permis de recevoir la plus grande partie d'un tel ouvrage dans notre nouvelle législation.

Lorsque par ordre de Ferdinand on erigea le conseil des finances, il voulut étre présent à son ouverture et dans un sage discours qu'il y prononça il invita ses sujets à lui proposer tous ces moyens d'amélioration qu'ils pourraient avoir en vue pour le bien de ses états. Nous avons déjà un code que nous avons bien ou mal copié du code Français, et qui demanderait à être réformé par un nouveau travail que le Roi avait déjà ordonné. La magistrature dans les dernières prépipéties a éprouvé des changemens dans les noms des magistrats, dans l'essence et dans les attributions.

Le huit Décembre 1816 on institua par ordre de Ferdinand sous le nom de Supreme Chancellerie un corps de magistrats respectables pour leur mérite,

ensuite cette chancellerie fut confondue avec des grandes attributions avec le conseil des ministres et dans celui d'état erigé le 26 Mai 821.

Concordat avec le saint siége.

Il existait des vieilles querelles entre les couronnes et le sacerdoce pour le droit des regales et pour le régime ecclésiastique, lesquelles avaient pris naissance sous l'Empereur Fréderic Barberousse, et avaient continué par ses successurs. La proximité de notre cour avec celle de Rome, la célébre légation que Martin avait accordé aux Rois de Sicile, la pretendue investiture du royaume de Naples pour laquelle on devait payer annuellement à la cour de Rome un cens sous le nom de la haquenée, avaient dans tous ler tems douné lieu à des graves disputes avec les Papes, lesquelles disputes se terminaient tantôt par un heureux, tautôt par un mauvais succès.

Les dernières questions roulaient sur les lois qui défendaient les acquisitions des établissemens ecclésiastiques connus sous le nom de main morte, sur les nominations des évêques et des benéficiers, et sur la jurisdiction ecclésiastique. Quant aux acquisitions, il n'y a pas de doute, que ces corps moraux dévenus déjà proprietaires d'un tiers de la surface de l'état ne semblasseut vouloir en acquerir encore d'avantage au grand détriment des autres sujets, quoique les revenus de ces biens fusseut d'une manière ou d'une autre mis en circulation et que les dons gratuits dont ils étaient chargés fussent de grand soulagement à l'état. D'ailleurs il est certain que ces biens fonds hors de commerce fesaient du tiers des citoyens des fermiers et des tributaires, et que par conséquent l'agriculture en souffrait prodigieusement par la raison qu'un terrain est cultivé bien différemment par un propriétaire que par un mercenaire.

Charles avait mis fin à ces disputes par le concordat qu'il fit avec Benoit XIV en 1741. Mais la nouvelle police et les changemens des tems et des circon-

stances fesaient désirer des réformes, dont le défaut produisait des grands désordres.

Ces disputes durèrent long tems et l'on écrivit beaucoup pour et contre à ce sujet. Le coeur de Ferdinand l'éloignait sans doute de toute contestation avec le saint Siége et s'il a fait quelque démarche à cet égard, qui pût déplaire au Pape, elle était plutôt l'effet de l'opinion qu'il avait de ses ministres et de la confiance en eux que celui de sa propre volonté. Plusieurs fois on avait essayé de terminer ces dissentions; mais des nouvelles difficultés qui s'élevaient dans les conseils fermaient plus que jamais toute voie à un sincère et solide accomodement. Le Cardinal Caracciolo envoyé ici par Pie VII au retour du Roi de Sicile ne put jamais venir à bout de les terminer, quoiqu'il fît pour cela un long séjour à Naples et qu' il eût de fréquentes conférences avec le Roi et avec ses ministres.

Enfin Ferdinand obtint l'accomplissement de ses voeux à cet égard, par le moyen du chevalier dè Medici qui signa avec le Cardinal Consalvi à Terracine un nouveau concordat le 16 Février 1818 après avoir aplani avec une satisfaction réciproque toutes les difficultés qui existaient à ce sujet.

Ordres réligieux.

Depuis un siècle l'on avait déclaré une guerre ouverte et acharnée aux ordres réligieux que l'on taxait d'ignorance, d'inutilité, de superstion et de beaucoup d'autres défauts. Leurs robes blessaient la vue délicate de la mode, que dans le langage précieux du jour l'on appelait une mascarade. Ces accusations étaient en partie vraies et partielles et les autres n'avaient aucun fondement. Mais généralment les conséquences qne l'on en tirait étaient déraisonnables. Les défauts de quelques uns d'entr'eux étaient vrais, et il était bien naturel de les corriger dans l'individu qui en était atteint; mais il était contre le sens commun de vouloir détruire un corps à cause de l'imperfection

de quelques uns de ses membres, c'est comme si l'on disait qu'il faut déchirer un habit parce qu'il à été daus un endroit rongé de la teigne, au lieu de remédier à ce petit défaut.

Ce que l'on disait de leur richesses était également vrai, mais comme dans la societé il n'y aucune différence entr'un homme riche qui est oisif dans un couvent, et un autre qui passe inutilement sa vie dans un café, ainsi si l'on avait le droit d'attaquer les gens parce qu'ils sont riches l'on devrait détruire les uns et les autres, et si cela n'est point permis pourquoi laisser ramper les uns et persécuter les autres.

Tout au plus on pouvait soumettre les revenus des moines à une réduction ou retrancher une trés grande partie de leur superflu en faveur de l'état, tandis qu'on ne pouvait toucher aux revenus des particuliers riches, et détruire les moines, c'etait selon l'ancien proverbe, égorger la brebis an lieu de la tondre.

Mais peut-on se défendre d'un sourire de pitié lorsqu'on voit ensuite nos pretendus esprits forts passant de la médisance au ridicule vouloir plaisanter sur les habits des moines, tandis que leurs railleries respectent ceux des Orientaux qui pourtant leur ressemblent.

Il serait beau de voir que l'on menaçât de supprimer les simarres des Orientaux ou les robes des magistrats uniquement parce qu'elles sont longues et amples. Tandis que si un sculpteur s'avisait de représenter une statue avec un habit à la moderne au lieu d'un vêtement à l'héroique, ceux qui sont les plus partisans de la mode seraient les premiers à en rire. Étrange contradiction de l'esprit humain!

Ce qu'il y a de vrai c'était que les moines par leurs institus s'opposaient aux nouveautés et qu'ils avaient dans leurs richesses un ennemi implacable. Enfin l'on en dit, tant et l'on écrivit tant sur ce sujet à l'époque de la révolution Française, on abolit les ordres réligieux en France et dans cette partie de l'Europe qui était occupée par Buonaparte et qu'il ne re-

sta en Italie que le seul corps des mendians ce qui prouve evidemment qu'on ne fesait la guerre aux moines que pour s'emparer de leurs biens.

En un mot la destruction des moines était regardée par les nouveaux gouvernemens qui devaient leur naissance à la révolution comme un coup d'une sage politique puisque ces corps ne pouvaient que déranger leurs plans comme nous venons de le dire; les anciens gouvernemens au contraire regardaient comme impolitique l'abolition de ces ordres réligieux auxquels ils étaient fort attachés.

L'Europe instruite et réligieuse sans doute s'est rendue coupable de la plus noire ingratitude, en oubliant qu'elle devait à ces moines et aux ordres réligieux qu'elle détruisait, la conservation de la litterature, l'histoire sacrée et profane dans des siècles barbares; la conservation du précieux trésor des ouvrages classiques, qu'ils avarent conservé le maintien de la réligion dans toute sa pureté par leur enseignement dans les écoles, par la predication par la direction des consciences et par leurs doctes ouvrages.

Ferdinand pénétré de ces verités et plein de respect pour les ordres rèligieux à peine de retour à Naples les rétablit d'un commun accord avee le saint siége et leur donna ces revenus qui étaient compatibles avec les circonstances actuelles.

Nablesse et baronnie.

Les révolutions passées ont donné la solution de ce problême qui avait jusqu'alors exercé les plumes des publicistes si le premier ordre de l'état c'est à dire celui de la noblesse et de la Baronnie devait être annullé comme dangereux et nuisible, ou être soutenu comme utile à la Monarchie. Comme il est naturel que les hommes cherchent à rendre public leur propre intérêt il arrivait de là qné le roturier avait la dessus une opinion apposée à celle des nobles laquelle était favorable au systéme de la féodalité.

Les révolutions passées je le répéte ont resolu ce problême, et elles ont prouvé que le pouvoir accordé au peuple s'il n'est balancé par un troisième pouvoir intermediaire, peut attaquer celui du Prince. Nous avous remarqué que ces mêmes changemens que jadis ont éprouvè ces gouvernemens de la Gréce et de Rome se sont répétés dans les révolutions Française Espagnole et Napolitaine, dans lesquelles pour avoir aboli le pouvoir intermediaire de la noblesse l'on a vu celui du peuple renverser le pouvoir du Roi. Il est même arrivé dans la révolution française qu'aprés que le pouvoir du Roi eût été renversé par celui du peuple, ce dernier le fut à son tour par le pouvoir de Buonaparte.

Il n'y a pas de doute que plusieurs Barons mésusant du pouvoir et des distinctions n'eussent commis des abus et même des excès; mais y a-t-il au monde quelque chose quelque bonne qu'elle soit qui ne puisse dégénerer? Et si elle dégénere faut il pour cela la détruire ou la corriger? Il fallait donc retrancher les abus, restreindre les pouvoirs mais jamais détruire le corps de la noblesse.

En effet c'était le plan qu'on devait suivre et qui fut formé du tems du Viceroi D. *Pedro* de Toléde et du comte d'Onnatte, mais avec une extrême circonspection, car les intrérêts du Vinceroi étaient les mêmes que ceux de la noblesse, qui était toute puissante à la cour d'Espagne, où ces relations fesaient souvent avorter les mesures prises par des bons magistrats. Pierre Giannone dans son histoire civile parla avec beaucoup de liberté de la cour de Rome et avec beaucoup de réserve des barons, quoiqu'il pût avec moins de danger parler plus librement de ces derniers.

C'était au Roi Charles qu'était dûe la gloire de poser les fondemens d'un plan régulier pour former ce grand ouvrage, et à Ferdinand celle de la conduire à son terme. Il s'agissait ici d'empêcher que les barons au mépris de la loi n'abusassent de leur pouvoir sous peine d'être dépouillés de ces distinctions que l'on accorda dans tous les gouvernemens aux person-

nes constituées en dignité et de ces propriétés qui ne lésaient pas l'ordre public.

On commença à exécuter ce plan sous le ministre du Marquis Tanucci avec cette lenteur et cette politique indifférence qui étaient convenables sans faire semblant d'attaquer la classe de la noblesse mais seulement les individus dans certains cas particuliers. Le départ du Roi Charles et la minorité de Ferdinand interrompirent ce travail qui fut repris par le Marquis Vivenzio et le Comte. Zurlo alors procureurs fiscaux du tribunal de la chambre.

Les péages que payaient les voitures à certaines barrières, furent abolis ainsi que les droits prohibitifs et les corvées, l'on défendit d'une manière expresse toute vexation et toute surcharge à l'égard des vassaux. On punit avec une extrême rigueur le moindre abus de pouvoir ; et l'on essaya même en 1799 d'attaquer les Barons dans leur jurisdiction, mais cette dernière operation si elle était convenable, elle demandait un autre tems et plus de maturité.

Il est bien sûr que l'état ainsi dégagé du despotisme féodal commença alors à respirer comme un homme pâle et défait qui vient de sortir d'une affreuse prison.

Cependant il ne convenait pas, je le répéte, d'abolir le corps de la noblesse. Le gouvernement militaire des Français voulut tout détruire, il anéantit les barons et les dépouilla de manière que le nom de baron, lequel était auparavant celui d'oppresseur, devint ensuite celui de l'opprimé.

Ce gouvernement de républicain revenu monarchique sous une autre dynastie, aurait commis sous ce rapport de grandes fautes en politique si toute idée n'eût été de son plan. Ce gouvernement ne voulait pas absolument détruire la noblesse, parce que cela ne lui convenait pas, mais seulement ne voulait pas de l'ancienne laquelle ne pouvait soutenir son parti, pour en chercher une autre dans la nouvelle, laquelle pour son propre intérêt devait natnrellement s'attacher à lui. C'est ainsi que la gouvernement augmentait le

nombre de ses partisans au moyen d'une noblesse qui ne se composait presque que de ses nouveaux employés et affaiblissait les forces de l'ancien parti.

Si on doute de cette verité qu'on jete un coup d'oeil sur le grand nombre des emplois que dispensait ce gouvernement, des titres et des honneurs qu'il prodiguait et des grandes proprietés qu'il distribuait. Ce n'était certainement par là le moyen de détruire la noblesse. Cependant il est arrivé par rapport à l'abolition des nobles ce que dit la fable de l'hydre, dont chaque téte coupée en fesait naître plusieurs autres. Les fonds dont on dépouilla les barons passèrent mais seulement en apparence entre les mains de certains pauvres labuoreurs, tandis qu'ils devinrent une propriété réelle pour certains possesseurs habiles, et pleins d'avidité et de cette manière il se fit de chaque baron plusieurs petis seigneurs qui imitérent les anciens dans leur vexations sans avoir ni la volonté ni les moyens d'être bien faisans comm'eux. J'ignore si quelques uns de ces proprietairesdans les derniers troubles du royaumeont été favorables ou contraires à la cause du Roi, mais je sais bien que Ferdinand ne se trouvant point dans ces circonstances entouré de ces anciens barons qui étaient devenus pauvres et qui avaient été chassés ne pouvant se soutenir dans l'equilibre se trouva abandonné.

Vie privée de Ferdinand.

Il est déjà tems de connaître le bon Ferdinand dans l'exercice de sa vie privée. Personne n'ignore que la chasse était sa grande passion et son exercice favori: ce plaisir a été de tout tems réservé aux rois et surtout aux Bourbons; Ferdinand en était autant et même plus passionné que son auguste père pour cet exercice. Les endroits déstinés à ce plaisir étaient en grand nombre et d'une magnificence vraiment royale. Ce Prince regardait comme le plus saint des devoirs celui de réparer le dommage qu'il pouvait causer aux différens propriétaires, dans ses chasses des possessions sur les

quelles il chassait, et je me suis toujours etudié d'être, dans les départemens qui m'étaient confiés l'interprète de son coeur juste et bienfaisant. Si l'on en excepte quelque mois de l'année le reste du tems dont il pouvait disposer, était reservé pour cet exercice auquel il devait la force de son tempérement et la bonne santé dont il jouissait. Aprés tant d'années d'un exercice qu'il n'interrompit jamais il était devenu un chasseur trés habile et s'endurcit tellement à la fatigue qu'il devint un objet d'admiration à cet égard. On sait qu'en Allemagne la chasse est un art que l'on apprend par principes et que l'on y est passionné pour elle. Mais les chasseurs les plus renommés de Vienne ne purent s'empêcher d'admirer les connaissances et l'adresse que Ferdinand déploya dans cet exercice pendant son séjour dans cette capitale. Il fesait tenir un journal de chasse dans lequel il était rendu un compte excact de la qualité et de la quantité du gibier de chaque jour. Ferdinand se livrait aussi, mais avec moins de transport à l'exercice de la pêche et sur-tout à celle du thon en Sicile. Ce Prince fesait distribuer le produit de la chasse et de la pêche aux perſonnes de sa cour, aux ministres etrangers et aux couvents les plus nécessiteux. Ce n'est pas qu'il négligeât de travailler avec ses ministres de donner des fréquentes audiences à ses sujets et d'apporter une application particulière dans l'examen des affaires secrètes et d'importance, sacrifiant ses plaisirs personnels à ses devoirs de Prince.

Il ne refusait audience à personne, il écoutait tout le monde avec cette gravité qui convient à un Roi et avec la clemence d'un pére. Il était grave et concis dans ses interrogations. Accourant toujours en secret aux besoins des malheureux auxquels il distribuait des secours abondans. Il ne prenait aucune résolution qui ne lui fût inspirée par sa sagesse, et par son amour pour la justice; et s'il venait à découvrir que quelqu'un eût surpris sa réligion, il lui retirait pour toujours sa confiance Ferdinand ne di-

sait jamais selon l'ordinaire des hommes puissans: *c'est ainsi que je le veux*; mais à l'exemple des bons Princes il disait toujours *c'est ainsi que je dois faire*. Ce Prince s'était assujetti à un genre de vie très méthodique, il écrivait de sa propre main sur un journal ce qu'il avait à faire dans la journée il était sobre et dinait toujors à midi précis. Il fesait tous les jours régulièrment avant son diner et avant son souper une partie au piquet qui était son jeu favori. A' la mort de la reine Marie Caroline Ferdinand s'unit par un mariage secret, mais revêtu de toutes formalités de l'église, à la duchesse de Floridia veuve du prince de Partanna Sicilien.

Il était devot sans hypocrisie, il se souvenait toujours que l'epée que Dieu a mise dans les mains des princes pour gouverner les peuples leur a été donnée pour le soutien du sanctuaire, il veillait avec une extrême exactitude à sa pureté et à sa conservation. En général il respectait les évêques et les prêtres. Il fonda un couvent de capucins dans le bois de délices de Capodimonte, où il allait souvent faire ses priéres. Pendant le séjour qu'il fesait dans cette maison royale, le revenu qu'il assigna à ce couvent outre les dépenses extraodinaires, se montait à 100 ducats par mois. Il employait à chaque année certaines sommes pour les missions qu'il envoyait faire dans les endroits qu'il croyait en avoir le plus besoin, et pour secourir les eglises pauvres ainsi que pour d'autres oeuvres de piété. Parmi ces exercices ordinaires de religion, il y avait ceux du matin et du soir à certaines heures réglées, quelques grandes occupations qu'il eût, il ne manquait jamais d'entendre la messe, et il en entendait même quelques fois plusieurs dans son oratoire privé, où il se renfermait pour faire ses prières. Il ne laissait passer aucun jour sans faire une visite au Saint Sacrement. Il assistait toujours au sermon d'une manière vraiment édifiante, dans les fêtes principales de l'année il approchait du Sacrement de l'Eucharistie avec beaucoup de respect et de ferveur: s'il venait à rencontrer le

Saint Viatique dans les rues il descendait aussitôt de son curosse, se prosternait devant le S. Sacrement, et puis il l'accompagnait aussi long tems qu'il pouvait. Il donnait beaucoup aux pauvres. Il employait annuellement certaines sommes prises sur sa cassette pour marier des pauvres demoiselles pour secourir des nécessiteux, et pour payer la pension des jeunes garçons, et des jeunes filles nés des parens pauvres qu'il entretenait dans la maison d'education et dans des monastères. Ces aumônes fixes se montaient à environ sept mille ducats par mois: et l'on peut porter au même calcul celles qui étaient extraodinaires.

Il était magnifique sans profusion, les fêtes qu'il donnait, sa table, son cortége lorsqu'il paraissait en public, sa vaisselle tout en lui respirait son bon goût, la richesse et la veritable grandeur d'un Roi.

Il était pour tout le reste économe sans avarice, incapable de prodiguer la moindre somme par caprice.

Sa parole d'honneur valait un contract, et il n'y a point d'exemple qu'il ait jamais manqué à ce qu'il avait promis.

Il était grand sans faste et plein de dignité quand il paraissait en public. Mais on aurait peine à croire combien sa conversation était aimable, gaie, l'air affable et familier qu'il prenait alors, fesait oublier qu'il était Roi, sans que sa contenance cessât pour cela d'être celle d'un Souverain. Il serait trop long de vouloir rapporter ici tous les traits de douceur, et de bonté dont il usa envers tous ceux qui l'approchaient; je me bornerai à en citer quelques uns.

Dans une maison de plaisance en Sicile dans un endroit appelé *Pomo* un gentil homme avec qui le Roi fesait sa partie ordinaire de piquet, aigri de quelques pertes qu'il fesait au jeu s'oublia au point de dechirer les cartes. Ferdinand au lieu de paraître s'en offenser l'excusa avec douceur et quitta en riant la partie.

Pendant son séjour à Vérone ce Prince logea chez la Marquise Allegri Dame d'une honnêteté exemplaire. Il partit si satisfait de ses attentions qu'à son

retour de Vienne il voulut repasser par Vérone pour faire une agréable surprise à sa bonne hôtesse, il passa une journée il dîna avec elle, et la mena à la promenade dans sa voiture.

Je crois devoir rapporter ici un autre trait beaucoup plus étonnant, et qui m'est personnel. Ferdinand étant à la Ficuzza, il arriva qu'un jour que j'en étais parti pour quelque affaire qui regardait cette intendance à laquelle j'avais l'honneur de présider, on lui servit à dîner à midi précis comme c'était l'ordinaire. Ce bon Prince ayant su que je n'étais pas encore de retour poussa la bonté jusqu'à ordonner que l'en reportât le dîner à la cuisine et que l'on ne servit qu'après que je serais arrivé. Je demeurai tout confus de cet excès de bonté et de la manière dont il daigna m'excuser. Je crois en avoir dit assez pour donner une juste idée des hautes qualités de Ferdinand qui le caractèrisent.

Il avait toujours joui jusqu'à l'âge de soixante dix ans d'une bonne santé à une chûte près qu'il fit d'un escalier interieur de son palais de Palerme, dans laquelle quelques tendons superieurs de la rotule s'étant rompus, la jambe droite en demeura légérement affaiblie. Mais parvenu à cet âge il fut sujet à quelques incommodités qu'il surmontait par la vigueur de son tempérament, par l'enérgie de son caractère et par son exercice favori de la chasse qu'il n'avait jamais interrompu. Une fluxion de poitrine infllammatoire vint menacer ses jours au mois d'Octobre en 1819, mais il se rémit parfaitement de sa maladie.

Avant son départ pour Vérone il avait fait son testement dans lequel il donna à ses augustes enfans et la Duchesse Floridia sa femme le dernier gage de sa tendresse par les différens legs qu'il leur fit, et il n'y oublia pas tous ceux qui ne l'avaient jamais abandonné dans ses malheurs passés en distinguant ses bons serviteurs qui l'avaient suivi en Sicile, à Laybach et à Verone.

De retour de Vienne il songea une nuit qu'il était mort d'une mort subite, c'est pourquoi le lendemain 4 Novembre en 1824 il fit appeler le Chevalier de Medici son premier ministre et il sanctionna solennellement son testament auquel il ajouta un codicille. Depuis ce tems-là il ne parlait que de la mort et répétant que ses ancêtres n'avaient pas vécu au-de là de soixante quinze ans qui était l'âge où il était déjà parvenu lui même.

Après un rhume léger Ferdinand assista au cercle du premier de l'an 1825 avec une gaité extraordinaire. J'eus l'honneur d'être compris dans le nombre de ceux auxquels il adressa sa parole et le lendemain il alla pour la dernière fois à la chasse avec les Princes ses augustes fils.

Le soir même ayant été attaqué de nouveau de la même indisposition, il consulta les médecins qui jugèrent à propos qu'il gardât ses appartemens. C'était le 3 du Mois, et le jour suivant qui était le matin du mardi l'heure, à laquelle ordinairement il sonnait, étant passée, les médecins entrèrent dans sa chambre et le trouvèrent mort d'apoplesie.

C'est ainsi que mourut le meilleur des Rois, le Nestor des souverains, qui avait régné pendant l'espace extraordinaire de 66 ans. Sa mort fut le sommeil des justes, et dans la foule immense de peuple qui accourait à ses funérailles il n'y eut personne qu'il lui refusât ce tribut des larmes qui lui était si justement dû, et ces larmes que l'on répand à la mort des Princes sont une preuve incontestable des vertus qu'ils avaient pratiquées pendant leur vie. Et dans la mort de Ferdinand l'on eut à regretter la perte d'un Roi et celle d'un père. Nous avons été tous témoins de sa piété, de sa clémence et de toutes ses autres vertus. Il n'était heureux que du bonheur de son peuple, dont il se regardait comme le père. Il employa tout son pouvoir au soulagement des pauvres et des malheureux; c'est là le plus grand triomphe des Rois. Il joignait toujours à ses ordinaires ver-

tus un caractère plein d'honneur et de probité une fermeté inébranlable dans l'adversité et une patience portée jusqu'à l'heröisme. Sa vie sera toujours le modèle de celle des bons Princes, aussi ses sujets ont ils mis toutes leurs espérances en son auguste fils François I, qui a hérité de son trône et de ses vertus.

FIN

TABLE

ERRATA

Pag. 4.	v. 24.	la morte,	—	mort
5.	,, 10.	exercises	—	exercices
7.	,, 5.	est	—	et
,,	,, 17.	raison	—	raisons
8.	,, 28.	euleva	—	enleva
,,	,, 32.	Princesse	—	princesses
9.	,, 17.	Antoniette	—	Antoinette
10.	,, 3.	dan	—	dans
16.	,, 29.	ouvrit	—	ouvrir
19.	,, 10.	forcé	—	forcée
,,	,, 12.	il	—	elle
25.	,, 10.	déssins	—	desseins
27.	,, 30.	royaume	—	royaumes
28.	,, 20.	le Prince de Salerne et	—	le Duc des Calabres et le prince de Salerne Leopold
30.	,, 6.	esemple	—	exemple
32.	,, 39.	génasal	—	général
41.	,, 21.	la morte	—	mort
46.	,, 21.	escardon	—	escadron
52.	,, 11.	la	—	le
53.	,, 24.	néccessité	—	nécessité
62.	,, 17.	le marine	—	la marine
68.	,, 6.	leur	—	leurs
69.	,, 18.	avarent	—	avaient





